

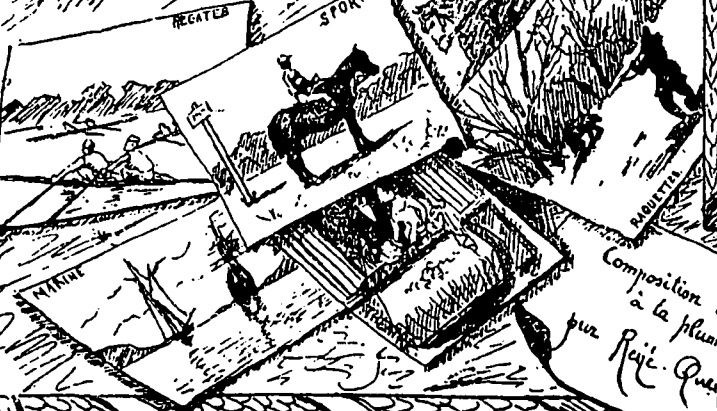
LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



LA SAISON

Me voyant de soi
travaillant les
marchands,
je me pense
de tout de tout
pour ne pas
être obligé
de en pleurer
Bourgeois



REGATTA

SPORT

Composition et Dessin
à la plume
par Réjé-Quéstier



J. B. CAOUCETTE
PORTE CANADIEN

Dessin de A. S. Brodeur

LA VIE ILLUSTRÉE

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - - W. A. GRENIER.

Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.

Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.

Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès,
Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton,
Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.

" ".....1.25 six mois.

Montréal (livré à domicile).....2.50 par an.

" ".....1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire: 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion.....10 cents la ligne.

TIRAGE: 20,000 EXEMPLAIRES.

CIRCULATION PAYÉE: 18,300.

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit:

W. A. GRENIER,

"La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 23 MARS, 1889.



LA CHRONIQUE DE LA SEMAINE

La légèreté de nos compatriotes d'outre-mer est légendaire et ne se dément pas; au contraire, ils viennent d'en donner, au monde entier, une preuve éclatante.

Depuis neuf ans, des milliers de Français ont été la proie des fièvres jaunes et paludéennes, de la dysenterie, de l'hydro-

psie, dans l'Isthme de Panama.

La *Sepultura de los Europeos* a tué bien des hommes qui, déjà, avaient fait preuve d'un talent éminent.

Depuis neuf ans, les capitalistes, les petits rentiers de France, qui avaient une foi aveugle dans la Compagnie du Canal Intérocéanique, versaient dans sa caisse, véritable tonneau des Danaïdes, la majeure partie de l'argent dont ils pouvaient disposer.

Et cet argent, converti en piastres chiliennes d'abord, puis en demi-piastres, allait s'engloutir dans les coffres-forts de quelques entrepreneurs, de certains directeurs, ou se dissipait en excessives prodigalités.

Et les travaux languissaient.

Un des nombreux directeurs qui se sont succédé à Panama s'était procuré, aux frais de la compagnie, des chevaux de race, des équipages, un bateau à vapeur. Il s'était fait construire un magnifique *collage* qu'on nommait "La Folie D..." Il fit abattre les chevaux que montait sa femme, lorsque celle-ci mourut.

Les chefs et les sous-chefs de section avaient des écuries bien garnies; le moindre des employés se faisait servir... et la compagnie payait toujours.

Tout cela était du gaspillage; on se figurait que les bas des concierges étaient inépuisables.

Et pendant ce temps-là, les entrepreneurs faisaient leur lard.

Ils s'arrondissaient si bien qu'aujourd'hui, la compagnie réclame, à une entreprise, plusieurs millions de piastres avancées pour des travaux fictifs!

Cet heureux temps n'est plus, tout a changé de face.

Les fonds sont épuisés; les travaux sont suspendus; à peine, pour la frime, fait-on fumer, de temps en temps, la cheminée d'une drague ou d'un excavateur.

Et dans quelques semaines, alors que la compagnie sera déclarée en faillite, une société quelconque—de Juifs, dit-on à Panama, ou de Yankees, ce qui est plus probable—achètera, pour quelques piastres, le matériel qui a coûté des millions; les travaux seront menés à bonne fin et le canal appartiendra à nos voisins, ou autres.

La France aura l'honneur et le pays qui va lui succéder aura l'argent.

**

Oui, il aura l'argent, ce pays-là; mais, après tout, à quoi cela lui servira-t-il, je vous le demande, puisque tout le monde—sur notre planète, du moins—va mourir en 1897?

Vous souvenez-vous de cette fameuse comète dont nous avons eu la visite en 1868, en 1875 et en 1886?—Non, n'est-ce pas?—Eh bien, elle va revenir dans huit ans... elle va revenir et elle consumera tout; hommes, femmes, enfants, animaux et plantes.

Il ne restera plus de nos maisons, que des pans de murailles calcinés.

C'est encore un savant allemand qui a prédit cela et, vous le savez, quand un savant allemand se mêle de prédire quelque chose, le doute n'est pas permis.

Nous serons donc tous rôtis, mes frères! Quelle gigantesque rôtisserie va devenir la terre! Mais aussi quel épouvantable trépas!

Le cas a été prévu; la fin atroce qui nous pend au nez a été décrite par un auteur plein de talent, le seul qui pouvait entreprendre telle tâche: Edgar Poe. Je vous conseille de lire ça. Rien ne sera plus d'actualité en 1897. Et puis, vous vous mettez, en imagination, à la place du héros de l'histoire, et ça vous amusera prodigieusement.

**

C'est dans ce temps-là qu'il sera agréable de posséder une ample provision de glace!

Les marchands peuvent être certains d'épuiser, alors, tout le contenu de leur glacière: on ne sera pas difficile, et qu'elle vienne des carrières ou du majestueux St. Laurent, l'eau solidifiée sera également bienvenue par nos gosiers altérés.

On se souciera bien peu de l'amendement à la charte de Montréal qui vient d'être fait, il y a quelques jours, et qui donne à la ville le droit de régulariser la coupe de la glace pour les glaciers et de désigner la place où l'on devra la couper...

—Ah! vous écriez-vous, émerveillé; il est donc fait, enfin, ce fameux amendement?

Sans doute: il est fait, et bien fait! Oh! je sais bien que vous allez ergoter en murmurant que les entrepreneurs de rafraîchissement ont eu toutes les facilités possibles de faire leur petit truc—qui n'a vu leurs traîneaux sur la rue St. Denis?—que les glaciers sont remplis depuis longtemps de la glace des carrières ou d'autres lieux, et que l'amendement arrive comme Grouchy, après la bataille...

Vous aurez raison. Mais qu'importe; nous avons l'amendement, c'est une satisfaction; et puis, "il n'est jamais trop tard pour bien faire!"

**

De cette dernière phase, il est permis de tirer, en conséquence, qu'il est toujours trop tôt pour mal faire.

C'est pourquoi MM. Craig et Meredith auraient dû ronger leur frein jusqu'en 1897, au lieu d'attaquer le gouvernement Mowat, pour avoir permis l'enseignement de la langue française dans les écoles d'Ontario.

L'égoïsme de ces fanatiques est remarquable, ou leur stupidité est monumentale.

Ils prétendent ou ils pensent que le seul fait d'enseigner en français aux Canadiens-Français constitue un danger pour le gouvernement britannique.

C'est, du moins, ce qu'a essayé de démontrer M. Meredith.

M. Ross a combattu ces allégations ridicules par un magistral discours, au cours duquel il a dit:

"Je ne comprends pas pourquoi l'on ferait à la langue française une guerre comme celle dont on semble la menacer

aujourd'hui. Ce peuple d'origine française, M. le président, que l'on blâme tant parce qu'il veut enseigner sa propre langue, était ici, sur ce continent, avant nous, Anglo-Saxons; il a pris possession de ce pays grâce à son esprit entreprenant et en est devenu maître par son courage et sa persévérance. Les Canadiens-Français avaient exploré nos lacs et nos rivières avant que nous les eûmes comus et ils ont fondé des écoles au Canada il y a deux cent cinquante ans, des générations avant l'arrivée de l'Anglo-Saxon, au caractère fier et impérieux, en ce pays."

Et malgré cela, existe-t-il un Canadien-Français qui combatte l'enseignement de la langue anglaise dans la province de Québec?

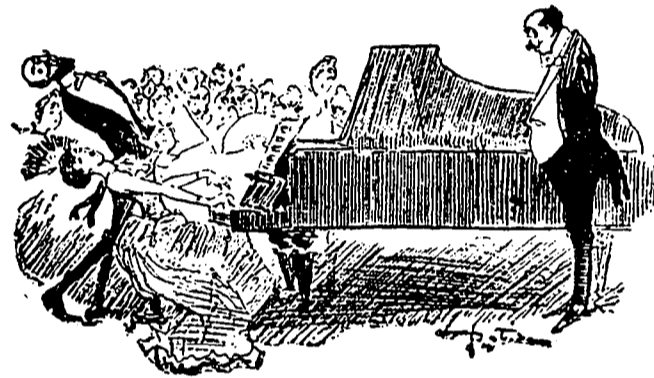
Non, sans doute, parce que nous jugeons sans parti pris, n'ayant en vue que l'éducation de nos enfants, tandis que l'Anglais se base sur son fanatisme et sur l'espoir qu'il entretient, que sa langue maternelle supplantera, un jour, toutes les autres.

C'est donc une sorte de chauvinisme qui le fait agir ainsi, et non le désir de limiter l'éducation.

Quant à M. Meredith, c'est un homme qui aurait bien besoin des soins de M. Pasteur, s'il est permis d'en juger par la déclaration qu'il a faite en chambre, que "c'est une infamie et même un crime de faire étudier le français dans Ontario!"

LÉON FAMELART.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Les journalistes présents à Québec se sont réunis, dernièrement, chez M. Pacaud et lui ont fait un très joli cadeau.

Mme Pacaud reçut les visiteurs avec une grâce charmante et leur offrit des rafraîchissements.

**

Mmes Laurier et MacKenzie ont donné, dernièrement, à Ottawa, au Grand Union, un *at home* qui a obtenu un grand succès. La nombreuse réunion était des plus brillantes. On remarquait: l'Hon. Edward et Mme Blake, l'Hon. Wm. et Mme McDougall, Mme Cormier, de Summerset; Melle Fraser, de Toronto; Mme A. F. McIntyre, Melles Macdonald et Gordon, d'Ottawa, plusieurs députés.

Mmes A. G. Jones, Wilson, Innes, Laurier, MacKenzie, ont reçu les invités.

Toilettes exquis. Soirée tout à fait charmante.

MASQUE DE VELOURS.

PRIME DE "LA VIE ILLUSTRÉE"

Nous préparons une prime magnifique que nous enverrons à toutes les personnes qui auront pris une année d'abonnement à notre journal.

LA CHARITE

Ne dites jamais: A demain,
Pour adoucir une blessure;
Donnez aux pauvres du chemin,
Donnez sans compter: Dieu mesure.

WILLIAM PITON.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

L'ÉCHEVINAGE RETRIBUÉ

En parlant de *boodlage*, je jetterai peut-être un peu d'eau froide sur les banes d'un grand nombre de représentants de toute catégorie, mais tant pis ! ils n'auront qu'à s'en prendre à leur manque de probité.

Laissez-moi vous parler de notre Conseil de ville.

Je me suis souvent demandé comment il se fait que l'on tienne tant à la qualité d'échevin, lorsque, pour l'obtenir, ça coûte de l'argent, beaucoup d'argent, sans compter les peines, et qu'apparemment ça ne rapporte rien. Pensant au grand principe d'affaires : *Je pose un et je retiens deux*, et le comparant avec la qualité ou l'état des hommes qui nous représentent, je me suis dit : Voilà, c'est une question de picotin. Et plus j'y pense, plus je m'enfoncée dans cette opinion.

On me dira peut-être : " Et l'honneur de la représentation, est-ce que vous le comptez pour rien ? " Je réponds oui, franchement. J'ai mille raisons pour ça.

D'ailleurs, j'avoue tout de suite que, généralement, les messieurs qui recherchent ces places sont trop pratiques pour rester longtemps indécis, en face d'une balance chargée d'un côté d'une bulle pleine de vent qui crève sous le premier souffle, et de l'autre, de pots de vin...

Et le danger, c'est que, plus on boit du contenu de ces pots, plus on devient altéré.

Non que je veuille blâmer ces messieurs de se livrer à ce petit commerce tranquille et fructueux. Ah, ça non ! j'ai même presque envie de leur donner raison. N'était ma qualité de sentinelle vigilante des intérêts publics, je n'hésiterais pas... à me taire sur leurs actes.

Pourquoi ?

Parce que c'est notre faute, morbleu ! si nous payons le double, le triple, le quintuple et le centuple, pour nous faire représenter. Parce que nous, vous, eux, moi, enfin les votants, nous sommes des niais, et je le prouve.

D'abord, on dirait que c'est une loi établie chez les électeurs d'aller choisir leurs représentants parmi des gens qui jouissent de la plus parfaite obscurité ; parmi des gens qui n'ont qu'une seule ambition : faire fortune rapidement, sans s'occuper du moyen. Et ce sont ces gens-là que les électeurs veulent faire travailler à leurs intérêts sans rémunérer leurs services ! Voyons, il faut être sérieux. Vous comprenez que si vous ne les payez pas, ils se paieront eux-mêmes ! C'est clair. Le passé a prouvé surabondamment que nous avions des hommes de ressources au conseil, et qu'il n'y avait pas de supercheries auxquelles ils ne se soient livrés pour empêcher un peu ou beaucoup de picotin, suivant leur degré d'audace et de chance.

Qu'on veuille croire qu'en parlant ainsi, je ne m'en prends pas à tout le corps municipal. Il y a, Dieu merci, des échevins honnêtes, et ceux-là, je ne manquerai pas de les signaler à l'occasion.

Mais il se fait, dans notre conseil de ville, des concussions et des trafics louches, c'est sûr ! Et ce que je cherche, c'est le moyen de nous en préserver.

J'aimerais à empêcher dans la gouverne de la chose publique, ces trafics ruineux et ces canailleries qui écœurent ; je voudrais un moyen propre à noyer l'esprit faux qui cherche à dénaturer tous les actes truffés de picotin ; je voudrais enfin, une administration exempte de concussions.

Et je ne puis croire qu'avec la représentation gratuite, on puisse jamais arriver à ce résultat désirable.

Payez nos échevins, voilà ce que je demande.

Est-il juste que ces messieurs travaillent pour rien, à soigner nos intérêts, surtout lorsqu'on les met dans l'obligation d'une élection coûteuse ? Franchement, non ! Et s'ils pratiquent le *boodlage*, je ne veux pas dire qu'ils sont exempts de blâme ; mais ils ont, du moins, le bénéfice de circonstances atténuantes !

Contribuables, payez vos représentants !

Accordez-leur, par exemple, une indemnité annuelle de mille piastres, comme ça se pratique dans presque toutes les grandes villes.

Et alors, si vos représentants vous volaient, vous pourriez leur dire de plein droit :

Messieurs, vous êtes des gueux !

Avec notre système actuel, quoi leur dire ?

J'ai confiance que l'indemnité annuelle nous offrirait une garantie morale suffisante pour nous permettre de dormir tranquillement sur les deux oreilles. Nous cessons d'être aux abois sur le sort de nos finances.

Réfléchissons bien.

Avec notre système actuel, aussitôt nommés, nos échevins peuvent nous trahir sans vergogne. Il sont assurément coupables de le faire, mais ils ont le bénéfice de circonstances palliant la faute.

Avec la rétribution annuelle, ils sont plus directement nos serviteurs, chargés de veiller soigneusement sur nos intérêts, et s'ils nous volaient, ils seraient doublement coupables et sans excuses possibles.

Dans le premier cas, péché véniel, vite absous, conséquemment promptement commis ; dans le second, péché public grave, à l'absolution lente et difficile, et qui porte conséquemment à réfléchir longtemps avant de le commettre.

Différence : moins de fautes commises, en mettant nos édiles sous le coup du péché public grave.

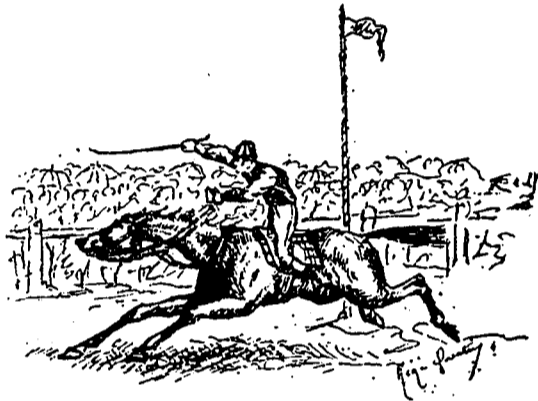
Je demande donc l'application de la rétribution annuelle.

Optons pour la garantie morale.

D'ailleurs, ce ne serait que l'application du principe : Si vous voulez être bien servi, payez bien !

W. A. GRENIER.

ECHOS DU SPORT



TURF

Il y aura des courses sur le terrain du "Midland Agricultural," à Kingston, les 11, 12 et 13 juin ; montant des prix : \$2,000, et les 28, 29 et 30 août ; montant des prix : \$3,000.

**

Durant les derniers deux tiers de siècle, il y a eu un gain de cinquante secondes par mille dans les courses au trot. Cet accroissement de vitesse peut continuer pendant quelques années encore.

**

John Joseph Killion, mieux connu sous le nom de Jake Kilrain, part pour Liverpool pour faire une tournée avec Charlie Mitchell. Le *Globe*, de Toronto, nous apprend que John L. Sullivan est ivre à New York. Ces champions se préparent à un grand concours qui doit avoir lieu dans quelques mois. Ils ont signé des conventions à ce sujet.

**

Un joueur de *baseball*, Johnnie Ward, est payé \$6,000 par année par le Washington club. D'après les règlements de cette association, un joueur ne peut recevoir plus de \$2,500 ; mais Johnnie Ward reçoit \$2,500 comme joueur et \$3,500 comme administrateur.

**

Les célèbres joueurs de billard, Slosson et Schaeffer ne se sont pas encore mesurés. Ils ne peuvent s'accorder sur certaines conventions.

VOCABULAIRE

FARD

Un des fins mots du maquillage, Cambouis artificieux, Servant, c'est là son seul usage, A jeter de la poudre aux yeux.

ALCIDE CHAPEAU.

M. J. B. CAOUETTE

Un de nos poètes nationaux dont les écrits ont traversé les mers pour obtenir la palme que nos compatriotes de la *vieille* France accordent toujours au talent.

Sur 587 concurrents, au concours de l'Académie des Muses Santonnes (France), M. J. B. Caouette, a obtenu une médaille d'argent, pour un recueil de poésies composé de 2,000 vers.

Ce succès, dont il a le droit d'être fier, fait rejaiiller beaucoup d'honneur sur notre littérature.

M. J. B. Caouette est né à St. Sauveur de Québec, le 29 juillet 1854. Il entra au séminaire de Québec en 1884, mais deux ans plus tard (le 14 octobre 1886) un incendie ayant dévasté toute la paroisse de St. Sauveur et ruiné tous ses habitants, le père de M. Caouette, une des victimes de ce terrible désastre, dut retirer son enfant du Séminaire pour lui faire apprendre un métier. Il le plaça dans un magasin de confiseur, tenu par M. J. B. Bluteau, aujourd'hui résidant à Montréal.

L'enfant accepta avec courage son nouvel état et travailla dans ce magasin pendant plusieurs mois.

Un jour, un ami de la famille, M. le notaire Philéas Huot, directeur du bureau de poste de St. Roch, proposa à l'apprenti confiseur de venir travailler à son bureau. L'enfant, que le métier commençait à fatiguer, entra au service de M. Huot. Celui-ci s'aperçut bientôt que l'enfant avait un goût passionné pour la lecture, qu'il lisait avec fruit et, en homme d'étude qu'il était lui-même, il se mit à cultiver sérieusement cette jeune intelligence.

Quatre ou cinq ans plus tard, l'enfant consacrait la moitié de son petit salaire au paiement des leçons qu'un professeur lui donnait tous les soirs, de six à huit heures. Après avoir pris ses leçons, l'enfant étudiait seul jusqu'à une heure avancée de la nuit, c'est-à-dire qu'il usait sa vue à étudier pendant que les enfants de son âge s'amusaient ou dormaient paisiblement. Il garda ce professeur pendant six années consécutives. Ce genre de vie et cet excès de travail influèrent considérablement sur son caractère et le vieillirent avant le temps.

Invité un jour à faire un discours politique (il n'avait que 17 ou 18 ans) en faveur de M. Bonaventure Caron, qui se présentait dans Québec Est, contre M. P. V. Valin, il dut s'exécuter et obtint un véritable succès. Ce début le décida à s'occuper activement de politique. En effet, durant plusieurs années, il prit une part assez considérable aux luttes des partis politiques dans le district de Québec.

Mais en 1878, lors de l'arrivée du parti conservateur au pouvoir, il cessa de se mêler de politique, et depuis cette date, il ne s'est occupé que de littérature et de projets patriotiques. Il a été, pendant 5 ans, le président de la société St. Jean-Baptiste de St. Sauveur, et c'est lui qui a donné à la société susdite cette belle devise : "Religion, Patrie, Colonisation !" Nos lecteurs savent que cette société consacre tous ses revenus à l'œuvre admirable de la colonisation ; ce but est vraiment patriotique et devrait être adopté par les autres associations nationales.

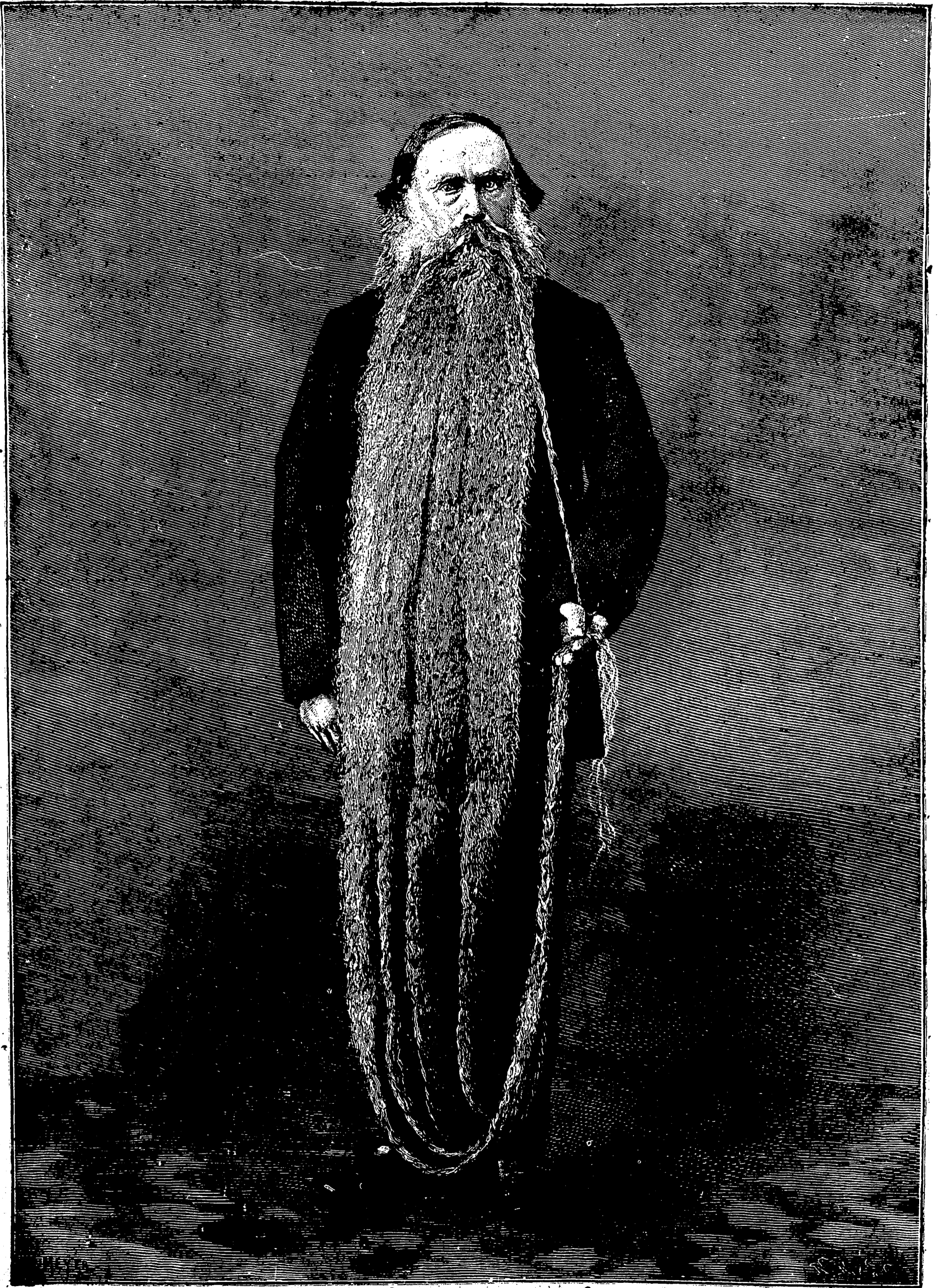
M. Caouette est un patriote dans le vrai sens du mot. Il prend chaque année une grande part à l'organisation de la fête St. Jean-Baptiste dans toute la ville. Au banquet donné l'été dernier par la société St. Jean-Baptiste de Québec, et auquel assistèrent nos premiers Canadiens du pays, c'est lui qui avait été choisi pour proposer la santé de la presse ; il s'acquitta de sa tâche avec un rare bonheur : les éloges que les journaux lui adressèrent le lendemain en font foi.

M. Caouette a épousé, il y a 4 ou 5 ans, Melle Mathieu, fille de M. J. Mathieu, riche entrepreneur de cette ville, et sœur du révérend M. O. E. Mathieu, professeur de philosophie à l'Université Laval de Québec.

Comptable et correspondant, au bureau de l'inspecteur des postes de Québec, il emploie la plupart de ses loisirs à la culture de la poésie. Les journaux du Canada sont toujours fiers de publier ses vers qui renferment de nobles idées émises dans une belle langue.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.



LOUIS COULON (DE MONTLUÇON, FRANCE)
L'homme à la barbe phénoménale.

JOYEUSÉTÉS DES TEMPS

Tout le monde est sujet à avoir des accès de berlué plus ou moins intenses ; mais ils n'est pas permis de se fourrer le doigt dans l'œil aussi profondément que je le fis en écrivant la première partie de mes dernières *Joyeusetés*.

En effet, après avoir constaté que les membres du parlement d'Ottawa délassaient leur esprit en discutant des questions dont l'intérêt est complètement nul, j'inférais—sans les blâmer pour cela,—qu'ils se la coulaient douce ou, pour employer une expression plus littéraire, qu'ils se reposaient sur leurs lauriers.

Et jamais assertion ne fut plus erronée.

Nos députés travaillent d'arrache-pied, ils ne prennent pas une minute de répit ; c'est à peine s'ils ont le loisir de manger un morceau de fromage sur le pouce ; ils piochent, quotidiennement, jusqu'à des *ménauil*, jusqu'à des heures *imbuses*, comme dirait cette excellente Mme Giboux.

M. Charlton, particulièrement, émacie terriblement sa constitution et s'épuise à la tâche, à tel point que sa femme lui disait l'autre matin, en mettant ses bas :

—Mon cher loup, je ne veux pas que tu vieilles si tard ; ça te ruine le tempérament. Toi, naguère si tendre et si empressé auprès de moi, tu es devenu, depuis l'ouverture de la session, aussi froid qu'un fifre. Va dire à tes confrères que si tu rentres encore une fois après minuit, tu n'iras plus à la chambre, na !

C'est pourquoi, le 11 courant, M. Charlton proposa le raccourcissement des séances, pour raisons d'hygiène.

Dam ! ça me chagrine bien, je le confesse, de me contredire aussi catégoriquement ; mais je préfère m'humilier que de passer pour un de ces farouches réactionnaires dont l'unique occupation est la diffamation des gouvernants et le chambardement des institutions établies.

Aussi, je m'empresse de proclamer que les séances, à Ottawa, sont beaucoup trop longues ; qu'elles nuisent à la santé de nos représentants ; qu'ils sont surchargés par une somme énorme d'occupations.

Quand ils seront tous morts à la peine, on sera bien avancé, n'est-ce pas ?

Et dire que certaines gens se figurent que le métier de député est une sinécure !

Que les incrédules se donnent la peine de pénétrer un soir, vers 11 heures, dans l'enceinte sacrée, et le spectacle qui s'offrirait à leurs yeux les aura bientôt fait changer d'opinion.

Ils verront Sir John, le dos collé sur le dossier de son siège, le menton appuyé sur la poitrine ; ils verront l'infatigable Cartwright se fourrant les poings dans les orbites pour s'efforcer de garder le fil d'un discours somnifère ; ils verront l'Orateur opiner de la tête, en dépit de ses convictions, plusieurs fois par minute. Ils verront d'autres messieurs, au caractère folâtre, se lancer des projectiles de papier dans le dos, asséner de formidables coups de canne sur le chapeau des dormeurs, se faire entre eux des niches d'écoliers dissipés pour combattre le sommeil envahisseur.

Et si, en sortant, ils ne sont pas convaincus que nos députés sont littéralement écrasés par la besogne et se tuent à la peine, c'est qu'ils se sont butés dans un parti-pris.

Nos représentants ne devraient pas travailler entre leurs repas ; voilà ! M. Charlton n'hésitera certainement pas à faire un projet de loi en ce sens et à le déposer sur le bureau de la chambre, afin de le faire ratifier sans délai.

Avec les femmes, c'est, comme chez le célèbre Nicolet, de plus fort en plus fort.

Leurs prétentions prennent des proportions alarmantes et je me demande comment cela finira.

Elles ne se contentent plus d'aspérer au droit de voter, ou d'*urner*—puisque, paraît-il, ce mot nouveau est entré dans la circulation ;—ce qu'elles veulent, maintenant, c'est notre pelure, notre horrible pelure !

Oui, elles veulent mettre nos pantalons, nos gilets, nos redingotes et nos tuyaux de poêle !

Quelle aberration mentale monumentale !

Ah ! si nous avions conservé les modes du temps de Henri IV ou de Louis XIV, je comprendrais leur envie, parce que ces costumes étaient pourris de chic ; mais

vouloir s'affubler de nos monstrueuses loques modernes, grands dieux !

C'est de la démenée pure et simple.

Et pourtant, elles en sont arrivées à ce point. En France, une des femmes qui sont dans le mouvement vient de déclarer son intention par la lettre suivante envoyée au préfet de police :

Monsieur le préfet,

Ayant été faire une conférence à Fontenay-sous-Bois, le 10 de ce mois, par le temps de grande neige que vous avez vu et, grâce aux jupons qui s'imprègnent jusqu'à la ceinture, en étant naturellement revenue avec un refroidissement ;

Considérant que le costume féminin n'est possible que pour les femmes qui n'ont rien à faire, je vous préviens que dorénavant je m'habillerai en homme chaque fois que mes occupations le nécessiteront.

Veuillez agréer, etc.

ASTIER DE VALSAYRE.

Comme ça serait poétique, n'est-ce pas, si les viragos qui marchent à la conquête de tels privilèges arrivaient à leur but.

Mais, heureusement, ce changement dans l'attifement féminin n'est pas à craindre. Les femmes comprennent trop bien l'immense avantage qu'elles retirent de leur toilette qui se prête toujours à la fantaisie et leur procure la majorité de leurs succès.

Si, cependant, car rien n'est impossible, elles adoptaient notre déguisement, mettraient-elles des rubans à leurs redingotes, des dentelles à leurs pantalons... Auraient-elles des pantalons à tournure ?

En tous cas, je ne permettrai de conseiller au sexe qui veut être à la fois faible et fort, de conserver un costume qui fait si bien valoir ses attraits, s'il a quelque désir de continuer à commander à ceux qui se disent ses maîtres, mais qui ne sont, en réalité, que ses humbles esclaves.

LÉON FAMELART.

MUSIQUE



Nous publions aujourd'hui la jolie romance intitulée : *Le Baptême d'une poupée*, qui n'est pas encore connue dans le pays.

Nous donnerons souvent des morceaux de musique en vogue et des chansons populaires, afin de satisfaire aux nombreuses demandes qu'on nous fait.

Qu'on veuille bien remarquer qu'une page de musique nouvelle se vend, chez les marchands de musique, au moins 75 centins, tandis que nous la donnons, pour ainsi dire, *gratis*.

RÉFLEXIONS

Le plus beau tour qu'on puisse jouer à une belle-mère, disait Calino, c'est de ne pas épouser sa fille.

On peut écrire au galop à l'un de ses amis sans pour cela lui écrire une lettre à cheval.

Plutôt que de boire à M. un tel, je préfère boire... à ma soif.

UN CHEF-D'ŒUVRE DE DICTIONNAIRE

Il paraît, s'il faut en croire une lettre sarcastique publiée par la *Minerve*, que notre littérature vient d'être dotée d'un nouveau livre dont le besoin se faisait vivement sentir depuis longtemps.

Ce livre est intitulé :

“ Nouveau dictionnaire français, système éducationnel, rimes, consonnances, homonymes, décomposition des mots, etc., par Chs. Baillargé, A. M. M. S. R. C.”

Pour le plus grand avantage des lecteurs, je donne, sans perdre de temps, un extrait de ce dictionnaire instructif :

- ARAIGNÉE—arrêt niais, nier ; a régné.
- ATROCE—hâte rosse, Ross ; ah te rosse.
- ARBORESCENT—art beau, récent, ressent.
- ARC EN CIEL—art qu'en ciel ; arquant, Arcan.
- ARCHIDIOCÉSAIN—archi-idiot ces haims, seize ains, Sèze, Ain, hein ! ses in...
- AÉROMÈTRE—arrêt au maître, omettre.
- ATRIUM—Ath Rio me, âtre y om (et).
- ATRAIBLE—hâtera bile, Bill, âtre habile.
- ARISTOPHANESQUE—Aristophane est-ce.
- ARRÊTE BŒUF—arrêt de bœuf.
- ATTEINDRE—a teindre ; Ath Indre.
- ARCHIPRESBYTÉRAL—archi-presbyte et râle, Herat le ; archi-presse bitter al(emand).
- ARSÉNIQUE—Art scénique ; Arsène hic !
- ATTENDRIE—à temps de rire ; tendre ir.
- ASPERGE—à ce perds-je ; ha ce père, pair.
- ATTENDRISSMENT—attendrissent m'man.
- ASSAISONNER—assez on est, auner ; à seize années, ses au-maies, saison n'est.
- ASPERSION—as (n.) percions, perd scion, Sion : Aspect, aspect rescions, résillons.
- ATTENTER—hâtant tes, a tenté, à tenter.
- ASPHODÈLE—ah ce faux dé, dais, dey le.
- ATHÉE—à thé, hâtez, hâte ait, a tes.
- AYUNTAMIENTO—ah, a Young, t'as mis un taux, tamis, la mie into(érable.)
- ASYMPTOTE—ah simpe (simple) t'ôtes.
- ASTRINGENT—astreint, à ce train Jean.
- AVULSION—a vu le sillon, scion.
- AVOIR—avouèrent, have, O'Hare, Ware.
- AUTOBIOGRAPHIE—oh tôt Biot gras fit.
- AVARICE—avarie ce, hâve Harris.
- AUTOCHTONE—oh tôt que tonne (n., v.).
- AVANT-HIER—avant Thiers ; avant tiers.
- ALLIGATOR—Hally gâte Orr, Hoare, or ; Ali qu'a (qui a) tort gât, gars (ga) tors.
- AGAILLARDIR—à gaillard dire, Gaül à redire.
- ADMISSIBLE—à demi cible ; aduis si bleu.
- AFFRIOLER—a, ah frit au lait : Affre, Io, les.
- AFFLEURER—a fleuret, fleur et, est.
- AMEUBLEMENT—Ham eut bleu man(teau).
- AMAIGRIR—ame, aigrir, Ham aigrissent.
- AMUSER—a, ah Muset, a musée ; âme usée.
- ALOYAU—à l'Holo, à l'eau Io, Yo(kohama).
- AMODIATAIRE—ah maudit à terre.

En voilà assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas ?...

Je vois un sourire d'incrédulité se dessiner sur vos lèvres. Vous doutez qu'une telle abomination ait été commise. J'avoue que je douterais moi-même si je n'avais lu la nouvelle dans la *Minerve*, qui ne rit jamais.

Mais, direz-vous, pour écrire des choses semblables, il faut avoir l'esprit dans un état qui demande impérieusement les soins de nos meilleurs aliénistes.

Je le crains, comme vous.

J'admets qu'on se permette de commettre quelques calembours. Si M. Baillargé avait fait un recueil de cette “ fiende de l'esprit qui vole,” je dirais qu'il eût pu mieux employer son temps ; mais ce qu'il a publié est bien pire que cela : ça sent la démenée à plein nez.

Analysez, par exemple, cette ligne :

Ameublement—Ham eut bleu man(teau).

Où trouvez-vous de l'esprit, là-dedans ?

Pour moi, j'avoue que je n'y vois que de l'insanité, et je suis surpris que cette atrocité ait été approuvée par des ecclésiastiques, des supérieurs d'institutions, etc.

Peut-être M. Baillargé va-t-il devenir le chef d'une nouvelle école : l'école des décadents lexicographes... *quién sabe ?*...

RUYSDAL.

CARNET D'UN BOHEME



J'ai un mot à dire aujourd'hui sur les pensions de \$12 à \$14 par mois, où l'on apprête tous les jours et à toute heure le banquet de la vie pour d'infortunés convives.

Ces hôtelleries sont d'ordinaire tenues par des veuves, des filles ultra majeures, et des femmes mariées à des princes consors, bref par des personnes qui ont eu des jours meilleurs mais que la gêne et la débîne ont forcées à embrasser une occupation si peu lucrative.

**

Rien de plus menteur que l'affiche avec les mots "Maison de pension." Le mot pension tire son origine du latin *pensio*, paiement ; par conséquent une maison de pension devrait être une maison de paiement.

Si j'en juge par les doléances que j'ai mainte et mainte fois entendues dans la bouche des propriétaires de ces institutions, je crois que le paiement dans bien des cas se fait longtemps attendre.

Je ne veux pas aujourd'hui vous tracer par le menu un tableau de la vie de pension, je me bornerai à vous rapporter une conversation que j'ai entendue à la porte du château Ramezay.

Le dialogue est entre deux personnages qui reviennent chacun un panier au bras du marché Bonsecours où ils ont acheté les provisions de bouche de leurs plus dignes moitiés.

Je n'ai pas saisi le commencement de la conversation, mais il m'a paru évident que ces deux messieurs étaient des princes consors qui avaient fait danser l'anse du panier pour se mouiller la luette avant de rentrer au domicile conjugal.

Écoutons les parler.

—L'année n'a pas été bonne, mon cher monsieur ; imaginez-vous que j'ai perdu \$300 avec mes pensionnaires depuis onze mois.

—Moi, mes pertes sont seulement d'environ \$60. Mais ces pensionnaires m'ont laissé leurs malles.

—Les malles ! ne vous y fiez pas trop. J'en ai une quinzaine dans la mansarde de ma maison. Lorsque je les ai ouvertes, dans chacune d'elles je n'ai trouvé que des guenilles, de vieilles chaussures trouées, quelque fois des briques.

—Je ne me plains pas, parce que ma femme trouve toujours moyen de joindre les deux bouts. Tenez là, j'ai dans mon panier un marché de trois piastres et demie.

—J'en ai un à peu près du même prix. Le poisson frais coûte bien cher cette année.

—Comment ! vous donnez du haddock frais à vos pensionnaires pendant le carême ?

—Mais non, mon cher monsieur, ça serait de la folie, avec des gens qui ne me donnent que trois piastres par semaine. Je trouve moyen de leur servir des œufs.

—Pas des œufs frais, à 22 centins la douzaine.

—Les œufs conservés dans la chaux sont assez bons.

—Chez moi nous en servons le mercredi et le vendredi matin et mes jeunes gens ne s'en plaignent pas.

—Comment vous arrangez-vous avec le lait ?

—Ma femme s'entend très bien sur cette question. Elle en achète une pinte tous les matins et cela fait notre

affaire. Nous avons huit pensionnaires et je trouve que c'est suffisant. Ma femme garde une chopine pour le petit et elle baptise la balance pour le déjeuner et le souper. On ne doit jamais donner du lait pur aux pensionnaires. Le lait pur, voyez-vous, ce n'est pas bon pour la santé. Cela fait pousser des boutons. Si vous regardiez la figure de mes pensionnaires, ils ont le teint frais comme des roses.

—Il y a une habitude que je me propose de faire passer à ma femme. C'est celle de servir aux pensionnaires des patates cuites au four dans leur pelure, autrement dit des pommes de terre en robe de chambre. Je trouve que cet article du menu n'est pas économique.

—Vous avez raison, mon cher monsieur, les patates au four, c'est la mort au beurre.

—Oui, et au prix qu'est le beurre !

—Faites donc comme moi, donnez-leur trois fois par jour des pâtés aux patates. Ça ne coûte pas cher.

—C'est un changement que j'apporterai à mon menu, soyez en sûr.

—Vous ne connaissez pas ma femme. Comme ménagère, elle n'a pas sa pareille. Comme cuisinière, je ne connais personne qui ait son talent pour apprêter les restes. Rien ne se perd chez elle. Tenez par exemple, j'achète un rosbif. On le sert le midi au dîner. Il en reste au moins la moitié. Le lendemain le morceau paraît sur la table comme bœuf à la mode. S'il n'est pas tout mangé, il est servi le soir au souper comme fricassée ou hachis. Il arrive souvent que nos pensionnaires font la grimace sur ce plat. Ma femme ne se tient pas pour battue. Elle revient à la charge au souper du lendemain avec le même hachis passé à l'état de pâté. Ce n'est pas plus malin que cela et le tour est fait. Quant au pâté il est sûr d'être dévoré.

—Vous m'avez parlé de votre femme, laissez-moi maintenant vous dire quelques mots de la mienne. Si elle ne brille pas par l'économie elle possède des qualités précieuses qui contribuent beaucoup à la prospérité de la maison. Elle a le don d'être aimable avec tout son monde. Vous ne sauriez vous faire une idée de son amabilité. Elle est devenue la coqueluche de tous mes pensionnaires. Elle leur donne des soirées auxquelles elle invite des demoiselles du voisinage. Elle a loué un piano et deux ou trois fois par semaine, il y a des danses à la maison. Lorsqu'elle ne donne pas de soirées dansantes, Madame va au théâtre Royal ou à l'Académie avec un des pensionnaires. Moi, je reste à la maison et je veille dans la salle à manger en compagnie d'un ami ou deux devant un buffet chargé de bouteilles. Ce sont les pensionnaires qui paient, car, vous m'entendez bien, nous ne dépensons pas un sou pour les soirées. Ma maison passe pour une place d'amusement et je ne manque jamais de pensionnaires. C'est ma femme qui donne la vogue à l'établissement. Je vous assure que l'on rencontre rarement une maîtresse de pension aussi aimable pour son monde. Nous vivons ensemble comme des coqs en pâté.

—Ma maison, n'est pas aussi gaie que la vôtre. Mais, ma femme est beaucoup moins sympathique pour ses pensionnaires. Son fort est la finance. Elle peut rendre des points au trésorier de la province. Elle est persévérante, tenace et confiante en l'avenir. Si un pensionnaire a deux mois d'arrérages, ce qui est important, elle ne le chasse pas de la maison. Elle espère toujours que la fortune sourira au retardataire dans un avenir plus ou moins rapproché. Elle le fera coucher dans la chambre du bain. Si le paiement retarde un mois de plus, elle a recours à un moyen suprême, elle loge son individu dans une chambre noire, au fond d'un passage du deuxième étage, espèce d'*in-pace*, d'oubliette ou de *carcere duro* où le malheureux passera un mois, à l'expiration duquel il recevra sa feuille de route s'il n'a pas donné un acompte sur ses arrérages.

Vous voyez à présent comment on administre les finances chez moi. J'ai encore dix centins : Je vous offre la goutte.

—Vous avez triché sur le prix du marché.

—Pardonnez, c'est sur la qualité.

—Moi, je triche sur la pesanteur.

—C'est parfait, entrons au Château.

H. BERTHELOT.

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus riche et le moins cher de tous les journaux illustrés du pays.

DICTONS CANADIENS



TON CHIEN EST MORT

Le roi Milan, contre sa femme,
A façonné des tours infâmes ;
Le v'la dehors !
Son peuple enfin le répudie,
De ses sujets chacun lui crie :
Ton chien est mort !

**

Belle maman dit à sa fille
De quoi troubler notre famille
Et notre accord ;
Mais moi, l'époux qui désespère,
Je murmure tout en colère :
Ton chien est mort !

**

Au Parlement chacun discute :
Des deux côtés, ils sont en lutte,
En désaccord ;
Mais le ministre enfin l'emporte :
A son oreille on lui murmote :
Son chien est mort !

**

Pigot, était un triste sire,
Fait pour mentir et pour médire :
Il avait tort !
S'il a fini par perdre vie ;
A personne il ne fait envie :
Son chien est mort !

Montréal, 11 Mars 1889.

P. L'ARCHER.

VARIÉTÉS

Une dame très agitée demande instamment à voir le directeur d'un journal :

Le garçon de bureau.—Mais je vous dis, madame, que M. le directeur est trop occupé en ce moment pour parler à qui que ce soit !

—Oh ! cela ne fait rien, je parlerai tout le temps !

**

Entre bohèmes :

—Vois-tu, mon vieux, ce qu'il y a de gens têtus, ça n'est pas croyable. Tiens, il y a un monsieur qui depuis longtemps a un paletot tout neuf à moi, et qui ne veut pas me le donner.

—Et quel est cet indiscret personnage ?

—C'est mon tailleur.

**

On discute à table sur la peine de mort.
Ceux-ci sont contre ; ceux-là sont pour.
Un docteur en médecine, adversaire acharné de l'exécution capitale, s'écrie :

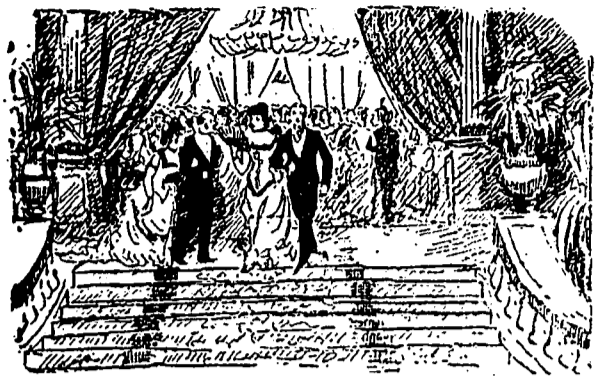
—C'est indigne ! Un homme n'a pas de droit sur la vie de son semblable.

Une jeune dame :

—Alors, monsieur, pourquoi êtes-vous médecin ?

PETIT CODE DE LA BONNE COMPAGNIE.

(Suite)



J'entendais un jour une femme fort distinguée faire une leçon sévère à son fils sur la façon anticourtoise dont il se conduisait dans les salons où elle l'avait présenté, et celui-ci s'en excusait de la façon suivante, petite plaidoirie qui me donna très fort à réfléchir :

« Que voulez-vous, ma mère ! disait-il, ce n'est pas moi qui ai fabriqué le monde tel qu'il est aujourd'hui, et bien certainement si toutes les femmes qui s'y rencontrent avaient le bonheur de vous ressembler, il en serait tout autrement ; mais trop souvent ces dames sont insolentes ou grossières ; et ce ne serait pas trop leur demander, pour nous autres pauvres hommes qui désirons au moins être polis, que de se montrer, sinon aimables, tout au moins polies à leur tour. Ainsi, si vous montrez pour elles un empressement quelconque, soit de ramasser un gant tombé, de vous lever d'une chaise pour offrir votre place ou autre chose de même farine, au lieu d'un gentil *merci* qu'elles laisseraient tomber de leurs lèvres de rose, elles jettent sur vous un regard où le mot *serin* se trouve écrit en toutes lettres : et si vous avez le malheur de marcher sur les trains insensées de leurs jupes, avec lesquelles elles balayent les salons, vous êtes foudroyé par un coup d'œil terrible contenant l'épithète *imbécile*. Que les femmes se corrigent donc d'abord de ces manières qui sont d'un très-mauvais goût, ce me semble, et nous suivrons leur exemple bien certainement ; mais si elles continuent à garder ce genre imité de l'anglais, dit-on, mais qui n'est rien moins que distingué, que voulez-vous ! chère mère, les hommes se croiront permis de mourir dans l'impénitence finale. »

Et, la main sur la conscience, pensez-vous, mesdames, que notre jeune sermonné avait tout à fait tort ? Non, bien certainement ; aussi, mettons-nous à l'œuvre et prêchons d'exemple si nous voulons être écoutées.

Malheureusement, aujourd'hui, on confond trop souvent l'éducation avec l'instruction, et certaines familles croient qu'en faisant de leurs filles des personnes instruites, elles en feront des femmes bien élevées ; ce qui est une très-grave erreur, car jadis nos grand-mères, qui étaient des femmes parfaitement distinguées, étaient complètement ignorantes, tandis qu'aujourd'hui le beau sexe étudie tout, prétend à tout, etc. retournez à la petite plaidoirie qui figure ci-dessus.

C'est donc malheureusement l'éducation de nos jeunes filles qui laisse beaucoup à désirer sous le rapport du savoir-vivre. On se contente de les faire instruites sans songer à les faire aimables : ainsi l'éducation moderne apprend aux petites filles à parler des heures entières sans se reposer, sur le lever du soleil, sur les évolutions de la terre, sur la découverte ou l'exploration d'un pays nouveau, sur la mort d'un grand homme ; si elles n'ont pas d'esprit, elles acquièrent au moins de l'aplomb, c'est toujours cela ! et les parents seront très-fiers de ce qu'ils appelleront leurs filles.

Mais maintenant que nous avons obtenu ce grand progrès que les jeunes filles, et partant les jeunes femmes, ne soient plus, ainsi qu'autrefois, ignorantes comme des carpes, c'était la pittoresque expression de nos pères, m'expliquera-t-on pourquoi jadis les hommes demeuraient auprès des femmes, tandis qu'aujourd'hui qu'elles sont fort instruites, qu'elles parlent l'anglais, l'italien, qu'elles improvisent l'anglais, qu'elles traitent même la politique, les hommes les laissent faire valoir entre elles ces beaux talents et s'en vont dans les clubs ou, ce qui est bien plus outrageant encore, chez des femmes déclassées ?

Ah ! c'est qu'aujourd'hui la femme ne comprend plus que son premier intérêt, j'oserai même dire son premier devoir, est d'être aimable, et l'amabilité n'est point autre

chose que le savoir-vivre, mis en pratique dans toutes les circonstances de la vie.

Madame de Girardin disait avec une très grande finesse ce qui suit, à l'occasion du sujet dont je vous entretiens :

« Nos femmes françaises deviennent trop savantes ! Qu'elles lisent, mais qu'elles chantent ; qu'elles parlent anglais, chinois, même si ça leur plaît, qu'elles fassent des vers si elles peuvent, mais qu'elles sachent rire, causer avec bonhomie sans sortir leur rabat ; plaire enfin plaire avant tout. L'homme ne demande pas à sa compagnie de partager ses travaux : il lui demande de l'en distraire ; l'instruction pour les femmes est donc de luxe, tandis que le nécessaire c'est la grâce, la gentillesse, la séduction. Les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, délicat, léger et joli, ce qui ne l'empêche pas d'être en or ou en marbre. »

Jadis, dans je ne sais plus quel pays, un savant vieillard demandait à être admis dans un cercle fort restreint, qui interdisait à ses membres de parler à toute personne étrangère à leur réunion. Le président, pour faire connaître au postulant qu'il n'y avait plus de place, versa de l'eau dans un vase et le remplit si plein qu'une goutte de plus l'eût fait déborder. Le spirituel vieillard ramassa une feuille de rose tombée à terre et la posa si délicatement sur l'eau du vase que pas une seule goutte ne se répandit : il fut admis à l'unanimité.

N'en est-il pas du savoir-vivre comme de cette feuille de rose ? Et croyez-vous qu'il ne serait point important qu'en apprenant le grec et le latin on apprit aussi comment il faut saluer, comment il faut parler, ce que beaucoup de personnes ignorent ; non qu'elles offensent Vaugelas, on connaît trop bien sa grammaire aujourd'hui pour tomber dans de semblables erreurs, mais, par exemple, en se servant de locutions propres à mesdames nos concierges ou à toutes autres personnes de même farine, ce qui scandalise fort toutes celles qui ont encore gardé les excellentes traditions de la bonne société d'autrefois.

Ainsi pour ne prendre qu'un exemple choisi entre mille. Vous entendez tous les jours dire par des personnes du monde :

« J'ai rencontré hier monsieur un tel avec sa dame. »

— Mais dites donc avec sa femme, si vous voulez parler le langage de bonne compagnie. »

Où encore :

« Madame X... est venue me voir hier avec sa demoiselle. »

— Sa fille, s'il vous plaît. Voilà ce qu'il faut dire. »

De même qu'il faut dire qu'on a assisté à un dîner ou à une réunion d'hommes ou de femmes, et non de mes-sieurs et de dames.

On demande à quelqu'un des nouvelles, soit de sa femme, si l'on est assez intime pour cela, soit de madame, (en y ajoutant le nom du mari), mais jamais des nouvelles de votre dame.

On dit encore vos petites filles, mesdemoiselles vos filles, vos jolies petites filles, etc., mais jamais, vos petites demoiselles, votre dame, et vos demoiselles, toutes locutions qui sentent l'antichambre.

Dans la grande comédie du siècle, les emplois et les rôles ont subi de prodigieuses permutations, je le sais ; ainsi, la noblesse fait du sucre de betterave, des machines à vapeur, etc., et la bourgeoisie achète des châteaux. On entend tous les jours un due dire :

« Je vais à mon usine, et un comte parler de charrues, tandis que le restaurateur engraisé, l'épicier retiré et le pâtissier enrichi, disent : Mon château ! C'est très bien, qu'il le dise, qu'il le crie, qu'il le rêve, qu'il écrive même sur son chapeau :

« C'est moi qui suis Guillot, maître de ce château »

Rien de mieux ! mais il faudrait au moins que lui, sa femme et sa fille cherchassent à imiter leurs devanciers, châtelaines et châtelains, dans le bon ton et la perfection des manières.

Hélas ! non ; on est riche, on croit que cela suffit, et quand l'expérience vient vous démontrer votre erreur, il est toujours trop tard

MME. DE BASSANVILLE.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

FAITS DIVERS

CURIOSITÉ VIVANTE

« L'Indépendant » nous apprend que M. François Plante, no. 39 rue Huitième, Fall River, Mass., nouvellement arrivé du Canada, est le père d'un jeune enfant dont les jambes, les bras et une partie du corps, à l'exception de la figure et des mains, sont recouvertes d'écaillés ressemblant à celles du saumon. L'enfant se porte bien et n'a jamais été malade. Selon l'opinion de plusieurs médecins on n'a jamais vu pareil phénomène. M. Plante se fait toujours un plaisir de montrer son enfant à ceux qui désirent le voir.

L'EXCUSE DU JURÉ

Une scène amusante vient d'avoir lieu à la cour d'assises de New-York.

« Les jurés qui ont des excuses à faire valoir, crieait le greffier, peuvent se présenter maintenant. » Aussitôt, un homme de petite taille, grisonnant, à l'air affairé et quelque peu timide en même temps, s'est avancé à la barre, et s'adressant au juge : « Je dois faire remarquer à Votre Honneur, dit-il, qu'il m'est impossible de quitter mes occupations. Si je les quitte, je serai renvoyé. Ah ! mais non, s'est écrié le juge indigné. Si votre patron vous menace de vous renvoyer, venez me le dire, et je le manderai aussitôt à ma barre. Je voudrais bien voir que quelqu'un se permit, à New-York, de renvoyer son employé parce que la loi l'oblige à siéger comme juré. » Malgré cela, le petit homme, ne paraissant pas satisfait, et le juge a ajouté d'un ton paternel : « Faites ce que vous dis, mon ami, et ne vous inquiétez pas du reste. Mais à propos, quel est donc votre farouche patron ? Ma femme ! » a répondu le juré d'un air plus consterné que jamais, tandis qu'un immense éclat de rire partait de tous les coins de la salle.

LES SURPRISES DU DIVORCE

On sait que le Rhode Island, comme l'Illinois, est un des États où le divorce s'obtient le plus facilement et avec le moins de formalités possibles. On s'adresse à un avocat qui vous fait signer les pièces nécessaires et se charge ensuite de vous envoyer votre divorce par la poste, sans que vous ayez à vous déranger.

Or, il y avait fête ces jours derniers à Providence chez un policeman du nom de James Field. C'était l'anniversaire de sa naissance, et sa femme, voulant lui faire une surprise, avait invité plusieurs de leurs amis. Mme Field venait d'offrir à son mari pour sa fête une chaîne de montre et un médaillon en or, et le brave policeman, dans sa joie, l'embrassait en présence de leurs amis, lorsque est arrivé le facteur. Il apportait une lettre sur l'enveloppe de laquelle était le cachet d'un avocat bien connu comme se faisant une spécialité des affaires de divorce. La lettre contenait en effet copie authentique d'un jugement de divorce prononcé en faveur de Mme Field.

Le policeman furieux a accusé sa femme de l'avoir indignement joué et d'avoir voulu l'humilier en présence de ses amis. Mme Field, au lieu d'expliquer le malentendu, s'est évanouie, et Field exaspéré a pris son chapeau et son pardessus et n'a plus reparu depuis au domicile conjugal. Il paraît qu'il y a quelque six mois, Mme Field, ayant eu querelle d'amoureux plutôt qu'une querelle de ménage avec son mari, était allée, dans un moment de dépit, trouver l'avocat pour commencer une action en divorce. L'avocat lui avait fait signer quelques pièces de procédure qu'il avait mises ensuite dans un carton où, par une singulière négligence, il les a oubliées pendant plusieurs mois. La jeune femme, cependant, n'avait pas tardé à se réconcilier avec son mari : elle avait, de son côté, oublié sa fameuse visite à l'avocat et elle se trouvait plus heureuse que jamais en ménage lorsque est arrivé le terrible jugement.

Les époux Field auraient pu se remarier séance tenante en présence de leurs amis ; mais tous deux ont perdu la tête, et il est fort douteux maintenant qu'ils se réconcilient jamais.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

LE BAPTÊME D'UNE POUPEE

Melodie Française

J. Darcier

Allegro

First system of musical notation for the song, including piano accompaniment and vocal line.

Second system of musical notation, including piano accompaniment and vocal line.

Third system of musical notation, including piano accompaniment and vocal line.

Fourth system of musical notation, including piano accompaniment and vocal line.

Fifth system of musical notation, including piano accompaniment and vocal line.

2^{ème} COUPLÉ

Moi, dit d'un ton officiel
La fille d'un Notaire,
Je voudrais sa robe bleu - ciel,
Ce sera beau j'espère ;
Quant à son nom, parmi beaucoup,
Je choisirais, Marie ;
Sa fête serait le quinze Août
Dans la saison fleurie.

3^{ème} COUPLÉ

Quand a moi dans mes sentiments
Mon avis est contraire,
Dit la seconde des enfants,
Noble et riche héritière,
Je veux l'habiller tout en blanc,
C'est la couleur divine,
Et la baptiser noblement
Du nom royal d'Hermine.

4^{ème} COUPLÉ

Tout ça c'est très beau, j'en conviens
Répliqua la dernière,
Elle était, si je m'en souviens,
Fille d'un prolétaire.
Je trouve qu'en fait de couleur
Le rouge est bien plus crâne
Et l'appellerai sans peur
Du nom de Marianne.

5^{ème} COUPLÉ

Des discours on en vint aux mots
Et dans cette épopée
On faillit mettre en trois morceaux
L'innocente poupée,
Mais une voix parmi les fleurs
Leur dit : enfants, silence !
Que sa robe ait les trois couleurs
Son nom sera : La France !

REFRAIN

Sans bruit, sur les souples roseaux
Que le Créateur sème
La tribut des petits oiseaux
Présidait au Baptême.

Suzanne le retint.
—Qui est cette dame ? demanda madame de Précourt.
—Une personne qui demeure dans les environs et que nous rencontrons quelquefois.
—Elle me donne toujours des bonbons, dit l'enfant, et la nuit, quand elle vient chez nous, elle m'embrasse.
On ne lui avait jamais dit que la dame voilée, qu'il rencontrait dans ses promenades, fût aussi celle qui venait le voir à Brunoy ; son instinct le lui avait fait deviner, et c'était la première fois qu'il donnait cette preuve de sa perspicacité.
Suzanne resta interdite.
—Madame Minguet, vous connaissez donc cette dame ? demanda M. de Précourt.
—Non, monsieur le baron, elle m'est inconnue. Edmond est un enfant, il se trompe.
—Moi, reprit le petit garçon, je sais bien que la dame noire vient chez nous, la nuit, et qu'on éteint toujours la lampe.
Après s'être éloignée, comme une personne qui se promène, Jeanne se rapprocha du groupe arrêté sur la berge de la route.
—Pourquoi ce voile épais qui cache sa figure ? demanda madame de Précourt.
—Elle le porte constamment, madame, on ne voit jamais son visage. C'est pour cela que, ne sachant pas son nom, les gens du pays l'appellent la dame voilée.

XVIII

—Tout cela est bien étrange, pensait madame de Précourt.
L'embaras de Suzanne ne lui avait pas échappé ; évidemment, elle ne disait pas tout. Quel intérêt pouvait-elle avoir à cacher la vérité ? Était-ce donc si surprenant qu'une femme, ayant pris Edmond en amitié, vint le voir et l'embrasser ? Rien aux yeux de madame de Précourt ne justifiait le secret qu'on paraissait vouloir garder d'une chose si simple et si naturelle.
Après ces réflexions, elle se demanda encore :
—Pourquoi ce mystère ?
Puis s'adressant à son mari :
—La dame voilée, comme on l'appelle ici, dit-elle, doit être l'auteur de la lettre ; c'est à cette généreuse inconnue que nous devons la joie de revoir notre petit fils.
—Ma chère amie, je le crois comme vous, répondit le baron.
—Du reste, reprit madame de Précourt, je vais m'en assurer en le lui demandant, et je lui offrirai nos vifs remerciements.
Elle marcha à la rencontre de Jeanne. Mais Jeanne Frugère devina l'intention de madame de Précourt et résolut d'empêcher un échange de paroles.
Au moment où madame de Précourt allait aborder Jeanne, son fidèle gardien lui offrit son bras, et l'entraîna rapidement. En passant devant la baronne, il ôta son chapeau et la mère et la fille se saluèrent par un mouvement de tête.
Ils prirent un sentier entre deux haies et ne tardèrent pas à disparaître.
—Mon Dieu, comme je suis émue, murmura madame de Précourt. Est-ce parce que cette femme a paru vouloir m'éviter ? Elle est peut-être jolie, et quelque chose me dit qu'elle ne m'est pas inconnue.
—Mon brave ami, dit Jeanne à Frugère, quand ils eurent rejoint leur voiture, qui les attendait au bout du sentier, vous devez être content de moi, je n'ai pas été imprudente.
—Vous n'avez eu qu'un moment de faiblesse.
—Il était temps que vous vinssiez à mon secours. J'allais m'arrêter et il ne m'aurait plus été possible de faire un pas.
—Je ne sais si je me suis trompé, mais il m'a semblé que madame la baronne était aussi tremblante que vous.
—Pauvre mère, avec quel bonheur je me serais jetée dans ses bras !
La jeune femme se plongea dans ses réflexions et ne parla plus jusqu'à Villeneuve.
Quelque temps après, Georges revint un soir de Paris le front soucieux.
Jeanne devina tout de suite quelque chose de grave. Il ne voulait rien dire, mais voyant qu'il se taisait, elle le questionna.
—Voyons, Georges, que se passe-t-il ? Dis-le moi. Est-ce un malheur qui nous menace ? Parle, je t'en supplie.
Il crut la satisfaire en lui disant que madame de Précourt avait raconté à sa mère sa rencontre étrange sur la route de Brunoy et qu'elle brûlait de connaître la mystérieuse dame voilée.
—Georges, reprit-il avec un sourire doux et triste, si ce n'était que cela tu serais plus calme et je ne verrais point d'inquiétude dans ton regard. Pourquoi chercher à me tromper ? Est-ce que tu doutes de mon courage et de mon énergie ?
Je veux partager tes joies comme tes peines, mon Georges, et j'ai le droit de tout savoir.
—C'est un chagrin que je voulais t'éviter, répondit-il ; ta marraine, madame Fontange est morte.
Jeanne poussa un cri douloureux et éclata en sanglots.

Il n'y avait pas plus de quinze jours que sa marraine lui avait écrit, et rien dans la lettre ne lui faisait prévoir ce coup terrible.
En effet, madame Fontange était morte subitement, entourée d'étrangers.
M. Parison, son notaire et exécuteur testamentaire, fit apposer les scellés et informa par lettres, le jour même des funérailles, M. de Précourt et de Borsenne de la perte qu'ils venaient de faire.
Ce fut pour ce dernier une satisfaction d'autant plus vive que cette mort, si ardemment désirée, arrivait au moment où il se trouvait aux abois.
—Enfin, la chance revient à moi ! s'écria-t-il joyeusement, deux millions ! A partir d'aujourd'hui, je fais des économies.
Dans la journée, il eut une entrevue avec M. de Précourt.
—Je ne crois pas que ma présence à Fréjus soit nécessaire, lui dit le baron ; je ne m'y rendrais, d'ailleurs, que sur la demande du notaire.
—Madame Fontange n'avait pas de plus proche parent que madame de Précourt, fit observer M. de Borsenne.
—Sans doute. Mais une partie de la fortune de M. Fontange ayant été léguée à Jeanne, il me paraît juste que madame Fontange ait disposé de ce qui lui appartenait en faveur d'héritiers moins bien favorisés que vous.
—Alors, vous ne croyez pas devoir m'accompagner ?
—Nous aurions fait ce long voyage, ma femme et moi, si l'on nous eût prévenus quelques jours plus tôt. Nous serions partis avec la pensée de donner à une mourante une dernière satisfaction en ce monde. Cependant, monsieur, si quelques difficultés se présentaient et que vous eussiez besoin de moi, vous pourriez m'écrire.
Le soir, chez mademoiselle Clara, M. de Borsenne annonça aux habitués du salon de l'ex-danseuse qu'il partait le lendemain pour le Midi afin de recueillir les millions dont il avait maintes fois parlé.
—Il n'y a que lui pour avoir de semblables bonheurs, dit un quart d'agent de change à l'oreille d'un gros homme à la figure enluminée, et millionnaire, qui avait commencé en servant les maçons.
—Part à deux, n'est-ce pas, mon gros chien ? s'écria Brin-d'Azur en faisant la bouche en cœur.
—Clara n'est pas dégoûtée, fit l'homme du trois pour cent.
—Moi, je la trouve modeste, répliqua une grande fille maigre et pâle comme une poitrinaire.
—Bah !...
—Clara a le droit de tout demander.
—Par morceaux, ricana un premier clerc de notaire.
—Vous voulez dire par morceaux, répartit un poète incompris, qui crut avoir trouvé un trait piquant.
—C'est une affaire entre Clara et moi, dit Borsenne.
—Mon lionou chéri a raison, nous arrangerons cela entre nous, à l'amiable.
—Je comprends, dit le boursier ; nous irons à la noce de la nouvelle madame de Borsenne.
—Comme vous y allez ! vous laisserez venir d'abord les tonnes d'or, répliqua la courtisane.
Tout le monde se mit à rire.
Brin d'Azur fut charmante pour tout le monde et exceptionnellement gracieuse pour M. de Borsenne. En un instant il était complètement rentré en faveur. Sur certaines femmes le mot "million" a une puissance magique.
Elle était gaie, elle parla beaucoup ; il y eut même un instant où l'on aurait pu croire qu'elle avait de l'esprit. Ses amis la trouvaient délicieuse.
Enfin, elle sut si bien captiver et étourdir M. de Borsenne, qu'il lui renouvela devant tout le monde la promesse de l'épouser !
Les hommes applaudirent, mais les femmes firent la grimace. A quelque monde qu'elles appartiennent, elles ne peuvent se rencontrer et se voir sans être jalouses les unes des autres.
—Quel imbécile que ce Borsenne ! se disaient-elles ; il est vraiment capable de faire la sottise de l'épouser.
M. de Borsenne resta le dernier. Quand il se leva pour partir, Clara se mit à pleurer.
—Que vais-je devenir en votre absence ? dit-elle ; je ne veux voir personne, je fermerai ma porte, je vais m'ennuyer.
Cette douleur le toucha profondément. Il était subjugué, il s'imaginait naïvement que c'était lui qui faisait couler ces larmes de crocodile.
—Consolez-vous, fit-il, je ne serai pas plus de huit jours absent.
—Vous savez bien que je ne puis rester un seul jour sans vous voir.
—Eh bien, veux-tu m'accompagner ?
C'était là ce qu'elle désirait.
—Elle lui sauta au cou.
—Tu es le meilleur de tous ! s'écria-t-elle. Va, c'est toi, toi seul que j'aime !
Le lendemain, M. de Borsenne et mademoiselle Clara prenaient à la gare de Lyon, le train express de Paris à Marseille.

XIX

M. de Borsenne installa Clara dans un hôtel de Marseille et se rendit seul à Fréjus. Il fit aussitôt prévenir le notaire de son arrivée.
M. Parison lui répondit qu'il aurait l'honneur de le recevoir chez lui.
De Borsenne avait du temps devant lui, il déjeuna copieusement, et se rendit ensuite au château Fontange. Il trouva les domestiques très-affligés, errant comme des âmes en peine, qui lui firent un accueil assez froid. Cependant, il crut devoir faire devant eux l'éloge de la défunte.
—Oui, monsieur, madame Fontange était une excellente maîtresse, répondit un vieux serviteur ; nous ne connaissions pas l'héritier à qui appartiendra cette maison, mais, quel qu'il soit, nous sommes sûrs qu'il ne fera pas oublier la brave et honnête femme que les malheureux et nous avons perdue.
—Je ne sais pas plus que vous qui sera l'héritier du château, mais si je deviens son propriétaire, je vous garderai tous en souvenir de ma pauvre tante.
M. de Borsenne n'était pas si ignorant qu'il voulait le faire croire, il savait très-bien que la propriété de Fréjus se trouvait comprise dans le legs de M. Fontange.
Sa déclaration ne lui valut pas même un remerciement. Les domestiques ne parurent ni satisfaits ni contrariés ; ils s'éloignèrent gravement pour aller à leurs occupations.
—Diable, se dit M. de Borsenne, ils ne sont pas d'humeur gaie, madame Fontange dressait singulièrement ses domestiques. On dirait vraiment qu'ils me traitent en ennemi.
Hé ! hé ! fit-il en souriant, sous le règne du cotillon, ils ont dû faire leur pelote, et ils comprennent que les beaux jours sont passés, comme dit la chanson.
Il visita les jardins, les serres, où il put manger un raisin mûr, et se promena dans le parc pendant une heure.
—M. Fontange était un homme de goût, pensa-t-il, cette résidence est vraiment délicieuse ; elle n'a que le défaut d'être trop éloignée de Paris. N'importe, dans quelques années, j'y viendrai passer tous les étés.
Il consultait souvent sa montre. Enfin l'heure de son rendez-vous étant arrivée, il se dirigea vers la demeure du notaire.
M. Parison l'attendait et, dès qu'il se présenta, on le fit entrer dans son cabinet.
—Je pense, monsieur, dit M. de Borsenne, que ma présence à Fréjus ne vous surprend point.
—Nullement, monsieur, et je suis enchanté de vous revoir ; je n'ai pas oublié la visite que vous avez bien voulu me faire il y a quelques années.
—Ni moi la gracieuseté de votre accueil.
Le notaire s'inclina.
—Je regrette de n'avoir pas été averti plus tôt j'aurais été si heureux de voir ma chère parente.
—Rien ne nous avait fait prévoir ce douloureux événement.
—M. de Précourt, mon beau-père, n'a pas jugé utile de m'accompagner ; mais si sa présence vous était nécessaire...
—Non, je n'ai pour le moment aucune communication à faire à M. de Précourt.
—C'est ce qu'il a supposé.
—Vous savez que je suis l'exécuteur testamentaire de madame Fontange ?
—Votre lettre me le disait.
—C'est juste. Elle laisse trois millions cinq cent mille francs.
—Superbe fortune ! Ai-je le droit de vous demander
—Certainement. A part quelques legs qui n'excèdent pas une somme de cent cinquante mille francs, il n'y a qu'un seul héritier. Mais je me trouve sérieusement embarrassé.
—Comment cela ?
—J'ignore absolument où se trouve le dit héritier.
—Le cas n'est pas ordinaire.
—Très-extraordinaire, monsieur.
—Oh ! vous pouvez être tranquille, il ne tardera pas à se présenter.
—Je ne sais pas.
—On ne laisse pas ainsi trois millions en souffrance. Du reste, vous avez la publicité des journaux.
—Ce moyen ne me sourit pas.
—Alors, qu'allez-vous faire ?
—Je suis très-perplexe : il y a des formalités à remplir, des droits importants à payer et j'hésite à faire nommer un administrateur judiciaire.
—Vous éprouverez moins de difficultés pour la mise en possession de l'héritage de M. Fontange, reprit M. de Borsenne en souriant.
—Pour le premier testament comme pour le second, mon embarras est le même, mon cher monsieur.
—Je ne comprends pas.
—C'est toujours l'héritier que je cherche.

(A suivre)

HORRIBLE

C'en est fini.
Je ne la reverrai plus, depuis tant de temps aussi qu'elle m'agaçait ; et cruel, je ne regrette rien. Pourtant, je l'entends encore grincer sous la lame de mon rasoir.

Voici l'histoire.
L'autre soir, avec cette tête fatiguée et ahurie que vous fait fatalement toute une longue journée de bourrasques à étrangler, de neige à masquer les yeux, j'avais l'esprit rempli de visions fantastiques, de mauvais cauchemars.
Il paraît que c'est toujours ainsi quand le démon du crime vous poursuit.
J'avais donc l'embryon d'un drame horrible dans la tête ; et puis j'en repassais les scènes, les situations... j'étais le héros... de l'hypnotisme, quoi !
Mais de la conception d'une idée à l'exécution il peut s'écouler plus ou moins de temps, et ce drame était vieux déjà de deux ans.

Oui, depuis deux longues années ce plan me hantait sans cesse ; mais toujours, ce qui me restait de bonté et de sensibilité de cœur me retenait au rebord de la pente.

Cependant cette idée fixe m'horripilait.

Je voulais anéantir, tuer, massacrer, et mon rasoir à la main, il me prenait des envies folles de la tailler, couper de part en part.

Mais quel est ce la ?
Résumons l'affaire et voyons si j'ai eu tort.

Depuis deux ans donc, et peut-être au-delà qu'elle s'acharnait contre moi, sans cesse je la voyais grandissant dans ses empiètements et sa manière bêtement sarcastique d'agir vis-à-vis de moi.

C'était un spectre de Banco me harcelant continuellement. Je ne pouvais faire deux pas, je l'avais à mes trousses ; me venait-il la fantaisie d'une promenade, d'une course quelque part, crac ! au moment où les douces émanations du plaisir s'emparaient de moi, où j'étais parvenu à chasser de mon esprit cette image maudite, je la voyais subitement devant moi, toujours avec son même air d'ironie gouailleuse.

Mes amis eux-mêmes me lutinaient.
En avaient-ils à mon égard de ce sarcasme énervant ! S'en donnaient-ils à gogo sur mon compte, quand ils m'apercevaient sans cesse flanquée de cette gueuse, collée à moi comme un vésicaire.

Je dis : quand ils m'apercevaient ; c'est du superflu, car je pouvais être à cent lieues, et mes bons amis, sans m'apercevoir, grand Dieu ! continuaient les mêmes cancanes : "Est-il bête c'est animal !"... "l'idée aussi de se laisser ainsi dévisager"... ah ! bien, ça c'est drôle, depuis deux ans"... "moi, il y a longtemps"...

Et c'étaient des réticences à n'en plus finir.

Or, ce fut sous le coup d'une recrudescence de blagues ainsi épicées, que rentré chez moi, l'œil en feu, je me jurai que ce devait être le dernier jour.

Je ne voulais point retarder ; l'affreux erime me hantait l'esprit et je sentais le diable ricanant son rire sardonique à mes côtés... pensez-donc il allait faire de moi, si bon garçon d'ordinaire, un vulgaire criminel.

Mais qu'importe, je ne pouvais plus vivre ainsi, il fallait qu'elle ou moi disparût, et morbleu ! ce ne devait pas être moi.

Mon arme... quelle ?
De suite, mes vieux cauchemars apparurent, et je me vis, mon rasoir à la main... ah, oui !... c'est bien ça, mon rasoir... pour une telle tâche, il faut une telle arme.

En deux bonds, je fus à ma chambre, j'allais redescendre... une idée me vint ; je voulus me voir ainsi, à la dernière heure, avec la figure féroce d'un brutal criminel... j'approche de ma glace... damnation... mes cheveux se dressè-

MODE NOUVELLE



Cette jolie toilette de dîner est en veloutine mais. Jupe en mousseline de soie brodée de fils d'or, terminée à dents et garnie de volants de vieux points. Corsage ouvert garni de quatre rubans de moire lilas, dont le premier part de l'épaule, vient se nouer de l'autre côté de la taille et former flots en rattrapant les trois autres. Manches formées par des nœuds.

C'est du plus grand chic.

ROSE COUTURIER.

FEMME PRUDENTE



—Maintenant cher Bazile, n'oublie pas. La bande à ton chapeau veut dire que tu dois commander la médecine à la pharmacie ; la ficelle à ton doigt, est pour le billet de théâtre ; le nœud à ton bras est pour te rappeler de mettre ma lettre à la poste, et le nœud fait à ton mouchoir est pour le paquet d'aiguilles. Au revoir cher vieux et sois prudent !

rent... j'eus froid au cœur... ce que je vis... elle, elle, encore, elle, toujours, elle, juchée entre mon miroir et moi.

Elle l'impudique, la dépravée, aller ainsi, jusqu'à s'installer dans la chambre d'un garçon...

Mon sang m'aveugla... et, elle, toujours ironique, moi, sans pitié... en deux coups, eric, erac... l'entendant seulement grincer douloureusement sous la lame de mon rasoir, je la vis, morcelée, disloquée, se raidir pour la dernière fois...

Voyons, bon, lecteur, hein ! n'allez pas pleurer...

Pauvre moustache!

DR C.

NOS GRAVURES

UNE BARBE EXTRAORDINAIRE

Le propriétaire de cette barbe gigantesque se nomme Coulon et habite Montluçon (France). Il possède un certificat légalisé par le maire de cette ville et constatant l'authenticité de ce phénomène ou, si l'on préfère, de cette haute curiosité anthropologique.

Voici au reste une notice explicative qui a été fournie en même temps que la photographie reproduite par notre gravure.

Dans la nature chaque ordre de faits est soumis à une loi générale, mais cette loi souffre partout des exceptions. En dehors des monstruosité il y a des phénomènes simples pour lesquels la mère commune s'est montrée prodigue d'avantages.

Nous avons souvent l'occasion de voir d'étonnants champions de la force physique ou de la taille humaine ; il est plus rare de rencontrer d'authentiques phénomènes capillaires dont aucun parfumeur ne peut se proclamer le régénérateur.

Louis Coulon, âgé aujourd'hui de soixante-trois ans, né à Vandenesse, canton de Mouins-Engilbert (Nièvre), est le roi du genre, non pour ses cheveux, mais pour sa barbe.

Excellent ouvrier, mouleur en fonte, il a fixé sa résidence à Montluçon, où il travaille à l'usine Forey, sur la rive droite du Cher.

Dès l'âge de douze ans le jeune Coulon fut obligé de se raser ; mais sa barbe et ses moustaches repoussaient si vite qu'il dut bien vite y renoncer, si bien qu'à quatorze ans une barbe de un pied et demie s'étalait déjà sur sa poitrine.

Ce petit vieux faisait une singulière figure au milieu de ses camarades.

Six ans plus tard sa barbe atteignait trois pieds et croissait de plus belle :

Elle mesure actuellement sept pieds et trois pouces, et son propriétaire compte sur l'avenir pour la voir s'allonger encore. Seulement la superbe barbe, brune jadis, grise depuis tantôt vingt ans, sera bientôt blanche.

Naturellement les propositions d'engagement n'ont pas manqué au brave Coulon. Anglais, Américains, barnums et spéculateurs, ont voulu l'exhiber moyennant finances ; lord William lui a offert dix mille francs pour un seul voyage. Coulon a toujours refusé ces offres avec une grande dignité.

Un fois seulement, en 1878, Coulon alla à Paris pour faire constater officiellement sa barbe.

A NOS AGENTS

Qu'il soit bien compris que l'argent des abonnements devra accompagner chaque rapport.

Autrement nous n'enverrons pas le journal aux abonnés dont le prix d'abonnement n'aura pas été perçu par l'administration.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Aujourd'hui, mardi, aura lieu, au Queen's Hall, la soirée donnée au bénéfice de l'Union St. Joseph. On a réussi à obtenir des décors pour orner l'immense scène, ce qui est un point à noter.

**

L'excellent clarinettiste Xhrouet organise, pour la fin du mois courant, avec le concours d'une partie de la fanfare de la Cité et de plusieurs autres artistes, un concert au profit d'un nouveau corps de musique de Sorel, qui prépare, pour la circonstance, plusieurs jolis morceaux. Le programme du concert promet d'être très attrayant.

**

Demain, mercredi, aura lieu, à l'Académie de Musique de Québec, une soirée de comédie et d'opérette organisée par M. Léon Dessane.

Entre autres choses, on jouera les *Noce de Jeannette*.

**

The Water Queen, comme on pouvait le prévoir, a obtenu à l'Académie de Musique, un grand succès.

Le public, naturellement, n'était pas le même qu'aux représentations de la semaine précédente; mais il était plus nombreux. Cela est facile à comprendre, car l'intelligence n'a absolument rien à voir dans *Water Queen*.

Il ne faut pas chercher de littérature là-dedans; mais on peut y trouver des jambes, des fanfreluches, des décors et des figurantes qui, en général, n'ont rien de bien séduisant.

C'est égal, ce sont ces expositions qui plaisent à la masse.

Imaginez un des meilleurs chefs-d'œuvre de la littérature, interprété par des artistes d'un talent incontestable, mais dont les jambes seront cachées, et qui joueraient sur une scène décorée avec simplicité: tout cela serait enfoncé par une féerie sans queue ni tête, comme *Water Queen*.

**

Dans une petite ville des Etats-Unis, le directeur du théâtre est pingre comme cela arrive trop souvent. Les artistes se révoltent parce qu'ils ont froid.

—Nous n'avons pas la force de nous habiller; faites faire du feu dans nos loges.

—Du feu?... Est-ce que j'en fais, moi?

—Ah! vous?... parbleu, vous vous faites souffler dans les doigts par le souffleur!...

**

L'Union St Joseph de St Henri donnera, le 25 courant, avec le concours du cercle de St Henri, une soirée musicale et dramatique.

Mme A. Sauvé et Mlle A. Plamondon, deux de nos bonnes cantatrices, chanteront quelques jolies romances. Le cercle St Henri jouera "Le crime de Maltaverne."

**

Le célèbre ténor italien Henri Tamberlix, vient de mourir. Il était âgé de 69 ans.

**

On annonce que Coquelin aîné jouera à New-York, avec Mme Agnès Booth, une petite comédie française traduite en anglais.

L'aventure sera intéressante, assurément; mais ce ne sera pas la première fois que l'art dramatique français se sera aventuré dans le domaine anglais. On sait, en effet, que Mme Judith a joué en anglais pendant longtemps

LORGNETTE.

OPINION DE LA PRESSE

L'Etoile, de Coaticook :

Nous accusons réception d'un nouveau journal, qui a pour titre *La Vie Illustrée*. C'est une revue hebdomadaire spécialement consacrée à la littérature, l'art et le sport. Sous l'habile direction de M. W. A. Grenier, le propriétaire-gérant, et grâce à une collaboration dont les meilleurs écrivains de Montréal font partie, ce journal ne peut manquer de plaire. Nous unissons notre faible voix aux autres journaux qui ont salué son apparition pour lui souhaiter bienvenue et prospérité.

Le Courrier de Worcester :

La Vie Illustrée, tel est le titre d'un grand journal français qui vient de faire son apparition à Montréal et qui surpasse toutes les publications de ce genre qui ont paru jusqu'à présent. La rédaction a été confiée à quelques-unes de nos meilleures plumes canadiennes et elle est faite avec un soin tout particulier. Les gravures sont très belles, l'impression parfaite, le papier de qualité supérieure et le prix de l'abonnement que de deux piastres par an. Nous lui souhaitons longue vie et une prospérité sans bornes.

L'Étudiant :

La Vie Illustrée, journal littéraire, satirique, humoristique, artistique, de société et de sport. Directeur-gérant : W. A. Grenier; secrétaire de la rédaction, Léon Famelart. Administration et rédaction, 32 rue St Gabriel.

Cette publication hebdomadaire illustrée, diffère heureusement d'un certain nombre de revues qui ne donnent à leurs lecteurs que du feuilleton. L'apparence typographique est excellente et le prix de l'abonnement n'est que de \$2.00 par année.

L'Etoile de Lowell, Mass :

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs une nouvelle publication faite à Montréal et qui surpasse tout ce qui s'est déjà vu—si l'on tient compte du bon marché de sa souscription.

Nous voulons parler de la *Vie Illustrée*, beau grand journal hebdomadaire de 16 pages imprimé sur beau papier et enrichi de magnifiques gravures pleines d'actualité.

La presse du Canada fait beaucoup d'éloges de cette nouvelle feuille littéraire.

FAITS D'HIVER

MARS

8. Commencement de la discussion au sujet de l'enseignement de la langue française dans les écoles d'Ontario, à Ottawa.

9. Dernière représentation de Coquelin aîné à l'Académie de Musique.

11. Inauguration du nouveau conseil municipal de Montréal.

13. Commencement du procès de John Bensen. Mort de l'amiral Jaurès, ministre de la marine, à Paris.

VARIÉTÉS

Une coquille amusante :

Elle est prise dans l'oraison funèbre d'un diplomate. "Il (le défunt) était particulièrement passionné pour tout ce qui intéressait le jupon."
C'est *Japon* qu'on voulait dire.

**

Gaston lit l'histoire ancienne à Tomy :

"Le général indien avait recruté six mille hommes de troupes fraîches et trois cents éléphants..."

—A quoi pouvaient bien servir les éléphants? interromp Tomy.

Gaston réfléchit un instant, puis répond :

—Aux travaux de *défense*, bien sûr!

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance; ceci est essentiel, car nous trouverons là une garantie de la bonne foi de nos correspondants. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Qu'on veuille bien se rappeler qu'un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

A. L. S., Joliette.—Un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse. Vous avez demandé celle de S. N. et nous l'avons faite.

M. C. DUBREUIL, St Placide, P. Q.—Charmante brune, taille moyenne, nature timide, âme candide, cœur bien fait pour aimer. Education assez bonne, et vous ferez encore de grands progrès, vu votre désir de connaître. Un penchant à la rêverie, qui vous fait paraître un peu sérieuse pour votre âge. En somme, physique agréable et beau caractère. Une page de votre propre composition m'aurait permis de préciser davantage.

ARTHUR ROCHEFORT.—Instruit, réfléchi, mais joyeux compagnon, aux manières sympathiques. Taille assez forte, cheveux châtain, yeux bruns, presque noirs. Humeur assez bonne, allure vive, dégourdie. Je ne vous crois pas encore marié; du moins, c'est ce que je trouve dans la manière dont vous terminez chaque note. Vous êtes dans les affaires, et vous vous occupez spécialement d'écritures.

STACCATO, Joliette.—Châtain clair, yeux gris brun, taille mince, allure vive, mais quelquefois, beaucoup de laisser-aller dans les manières. Physique agréable et caractère ferme et décidé pour votre âge. Instruit et aimant plus les sciences que les arts. Si vous n'étudiez pas la médecine, vous devriez l'étudier car votre caractère se prête admirablement bien à cette profession. Vous avez la fermeté de caractère et l'audace qui font les bons médecins.

C. M. F. I. W., Beauce.—Les croches qui commencent et terminent chaque mot de votre lettre indiquent que vous êtes blonde, et que vous avez le caractère d'une brune. Taille admirable et physique distingué, yeux exprimant une mélancolie profonde, et cœur malade d'amour. Il vous faudrait vivre dans un milieu plus remuant, plus gai, offrant beaucoup de distractions. Vous avez un cœur, comme je voudrais en voir un dans la poitrine de chaque femme, et bien heureux sera votre mari; laissez-moi vous le dire, vous vous marierez. Vous avez des grandes peines, mais elles achèvent. En attendant, fuyez la solitude, lisez moins de romans et plus de journaux, surtout ceux de genre distrayant comme LA VIE ILLUSTRÉE. Votre écriture n'indique pas seulement votre caractère mais contient aussi votre histoire. Je n'ose pas en dire davantage. Le tout respectueusement.

CAPRICE, St Casimir.—Brun, yeux noirs et figure énergique, de taille forte, entreprenant, actif, possédant beaucoup de connaissances. Vous êtes dans le commerce, êtes marié et père de famille. En somme, physique très sympathique et bon caractère; peut-être un peu prompt; mais bon cœur.

PAUL-EMILE, Sherbrooke.—La page remise n'est pas écrite de votre écriture ordinaire, et vous ne donnez ni votre âge, ni le lieu de votre naissance, ni le nom auquel nous devons répondre. Reprenez-vous s'il vous plaît.

LE DINER DE TOUS LES JOURS



POTAGE

BOUILLON DE POISSON.—*Bouille-abaisse.*—Faites cuire vos poissons à feu vif avec de l'eau, sel, épices, fines herbes—passez le bouillon, ajoutez du beurre ou de l'huile, et faites-en tel potage que vous voudrez.—Quand on fait un potage aux croutons ce qui se fait le plus souvent, on lie le bouillon, avec une cuillerée de farine ou des jaunes d'œufs.—On peut ajouter des filets de poisson sans arêtes ou des quenelles maigres. Souvent aussi on fait un simple bouillon de poisson que l'on sert avec des croutons.

JULIENNE.—Faites revenir dans du beurre, des carottes, navets, poireau, oignon, chou, le tout coupé en petits morceaux—ajoutez du bouillon, ou de l'eau, du sel, un clou de girofle, des os de bœuf ou des abatis ; faites cuire au moins trois heures, faites-en tel potage que vous voudrez.

SAUCES

GRATIN.—Placez votre viande ou vos légumes dans le plat où vous devez les servir—couvrez-les de chapelure ou de mie de pain râpée mélangée à un jaune d'œuf ; arrosez de beurre fondu et ajoutez sel, épices, fines herbes et un peu de jus, bouillon ou vin blanc.—Placez votre plat sur des cendres chaudes et faites cuire sous le four de campagne. Servez avec du citron, une sauce tartare, tomate, ou ravigote chaude.

BÉCHAMELÉE.—Faites un roux blanc, mouillez avec moitié lait et moitié bouillon peu coloré—ajoutez un peu de jus de viandes, sel, épices : mettez-y réchauffer des quenelles, ris de veau coupés en tranches, cervelles ; faites cuire dix minutes en tournant. Au maigre on remplace le bouillon gras par du bouillon de poisson et l'on ajoute des laitances, filets de poisson et quenelles maigres.

GARNITURES

QUENELLES MAIGRES.—Mettez dans un mortier ou terrine 150 grammes de blancs de poissons, tels que carpe, anguille, alose, anguille de mer, brochet, ou de laitances, trois ou quatre œufs entiers, 150 grammes de beurre, 100 grammes de mie de pain bouillie dans du lait et réduite en panade épaisse. Ajoutez sel, poivre, épices—terminez comme les quenelles grasses.

GARNITURES GRASSES.—On emploie pour garnir les sauces, des cervelles, ris de veau, rognons, crêtes-de-coq, quenelles, mies de pain passées dans du beurre chaud, petits oignons sautés dans du beurre, filets de volailles ou gibier.

GARNITURES MAIGRES.—Ce sont des filets de poissons, laitances, quenelles maigres, mies de pain passées au beurre, truffes, champignons.

BŒUF

BŒUF AU FOUR.—Mettez-le dans un plat qui aille au feu, avec quelques cuillerées d'eau ou de bouillon, quelques carottes et oignons et des bandes de lard si la viande est maigre, faites cuire deux heures pour quatre livres.

CROQUETTES.—Faites un hachis et formez-en des boulettes. Au bout d'une heure enfarinez-les ou trempez-les à deux reprises dans de l'œuf battu et de la mie de pain râpée, et faites frire.

VEAU

COTELETTES ET GRILLADES.—Elles se font cuire à feu doux quinze minutes, soit à feu nu comme les biftecks, soit enveloppé de papier beurré, avec sel et fines herbes. Servir avec beurre manié de fines herbes, citron ou sauce tomate.

COTELETTES EN CAISSES.—Faites-les cuire en papillottes comme ci-dessus, mais avec beurre, fines herbes jambon haché, viande hachée, truffes râpées. Faire cuire à feu très-doux vingt minutes. Servez-les arrosées du jus contenu dans le papier, beurre, jus de citron.

MOUTON

MOUTON ROTI.—Les meilleurs rôtis sont le gigot, le carré, le filet, la selle. L'épaule reste toujours dure ; le gigot ne doit être mangé que cinq jours après l'abatage en hiver et deux en été.—Il faut éviter de faire rôtir un gigot dont la viande a été gelée ; elle reste toujours rouge et insipide.—La viande de mouton tourne et se gâte plus rapidement que celle du bœuf.

VOLAILLES ET GIBIER A PLUMES

POULET A LA MINUTE.—Prenez des poulets bien jeunes, coupez-les en deux, aplatissez-les, trempez-les dans du beurre et faites-les cuire sur le gril.—On peut les entourer d'un papier beurré avec sel, fines herbes. On sert avec du beurre, fines herbes, citron ou sauce tartare ou tomate.

POULET A LA TARTARE.—Faites-le cuire comme le poulet braisé, coupez le poulet, trempez dans du beurre et de la chapelure et faites cuire sur le gril ou sous le four de campagne, servez avec une sauce tartare.

POISSONS

MATELOTE OU SAUCE GÉNEVOISE.—Faites revenir des oignons dans du beurre avec ou sans lard.—Ajoutez le poisson écuillé entier ou coupé, puis une demi-bouteille de vin rouge. Quand le poisson est cuit, liez avec une cuillerée de farine.—S'il y a différents poissons, mettez en premier ceux qui sont le plus longtemps à cuire.—On peut servir avec des croûtons frits dans du beurre.

MATELOTE NORMANDE.—Faites cuire un poisson entier avec beurre, sel, petits oignons, du vin blanc. Quand il est cuit liez la sauce avec une cuillerée de farine.—On peut ajouter des champignons préparés, ris de veau, cervelles et croûtons, huîtres cuites, moules.

BOUILLE A BAISSE.—Faites bouillir dans du vin blanc avec sel et épices des poissons peu recherchés, tels que merlan, anguilles de mer, fragments de poissons. Passez dans une serviette pour ne pas laisser d'arêtes et faites cuire ou réchauffer dans ce bouillon des filets et blancs de beaux poissons. Ajoutez quelques cuillerées d'huile.—Quand la cuisson est terminée liez la sauce avec plusieurs jaunes d'œufs.—Servez avec des croûtons, cervelles, ris de veau ou huîtres cuites.

DESSERTS

POUDING A LA CRÈME.—Trempez une demi livre de tranches de mie de pain dans du beurre fondu, saupoudrez-les de sucre fin frotté sur du citron ou vanillé. Disposez-les par lit dans un moule beurré en mettant entre chaque lit un lit de raisins épluchés et de fruits confits que vous mouillez un peu avec du rhum.—Versez sur le tout une crème composée de la manière suivante :—Mettez dans une casserole un demi verre de lait et 100 gr. de sucre ; quand il est bouillant, joignez-y 2 œufs et faites prendre légèrement en tournant sur un feu doux. Quand la crème a la consistance d'une bouillie claire, versez-y 2 verres de rhum, et quand elle est un peu refroidie, versez-la sur vos tranches de pain en ayant soin que la crème pénètre bien dans tous les vides. On peut remplacer la mie de pain par de la brioche, du baba ou du biscuit—faites cuire le pouding au bain-marie avec feu dessus jusqu'à ce qu'il soit solide—ce pouding peut se faire au madère, kirch, marasquin.—Il se sert avec une sauce pareille à la crème qui a servi à le faire ou avec les sauces du plum-pouding.

FRITURES

PAIN PERDU.—Mettez tremper pendant 10 minutes des tranches de pain dans du lait sucré et aromatisé—égouttez-les, trempez-les dans l'œuf battu, faites frire.—On le fait avec des dessertes de brioches, baba, biscuit.—Au lieu de lait on peut faire tremper les pièces dans une crème préparée comme pour le pouding à la crème—égoutter, tremper dans la pâte et faire frire. On peut aussi les tremper dans l'œuf et faire cuire dans du beurre.

CREPES.—Faites une pâte claire avec 100 gr. de farine, 1 œuf, un peu de sel, 1 cuillerée à café d'huile et trois petits verres d'eau-de-vie—laissez reposer 3 heures—faites chauffer une poêle avec une noisette de saindoux, versez une cuillerée de pâte et faites prendre couleur. Servez avec du sucre.

GAUFRES.—Délaissez 150 gr. de farine, 1 jaune d'œuf, un peu de sel, 50 gr. de beurre tiède, 1 verre de lait,—laissez reposer 2 heures—mettez-en une cuillerée dans un moule à gaufres graissé et très-chaud.

CONFITURES ET LIQUEURS

MARMELADES.—Faites cuire 1 livre de fruits épluchés et coupés avec 150 gr. de sucre et un demi-verre d'eau—moins de sucre si les fruits sont très mûrs et sucrés—quand ils sont cuits faites réduire.

COMPOTE DE POMMES ET POIRES TAPÉES, PRUNEAUX.—Faites tremper 3 heures à l'eau froide, faites cuire dans un peu d'eau et de sucre—ou du vin—aromatisez comme les marmelades—faites réduire.

BOISSONS CHAUDES

PUNCH.—Verser dans une casserole de fer étamé ou de préférence d'argent un demi litre d'eau-de-vie et ajouter une demi livre de sucre : placer la casserole quelques minutes sur le feu, allumer le punch et l'agiter avec une longue cuillère jusqu'à ce qu'il s'éteigne. On peut parfumer le punch avec des zestes ou des jus de citron ou d'orange, de la vanille, du lait d'amande, de la liqueur de noyau et l'adoucir en y mélangeant du thé.—On peut préparer du punch en mélangeant à une bouteille de punch grassot quantité égale de thé bouillant.—On sert avec le punch des petits fours au beurre, du baba et de la brioche.

(à suivre.)

UN PEUPLE A THÉ

Un journal parisien a demandé à l'attaché militaire de la légation chinoise, le général Teheng-ki-Tong, quel est le sens attaché en chinois au mot athéisme.

Le spirituel écrivain est dans un grand embarras, l'athéisme n'existe pas dans son pays, qui est, avant tout religieux. Le bouddhisme, le taoïsme, le culte de Confucius, réunis en une seule religion, admettent tous trois un Dieu, et personne ne comprendrait, dans tout l'Empire du Milieu, les mots "athée" et "libre-penseur."

Le général, aussi Parisien que Chinois, s'en tire par un calembour :

"J'ai lu, tout récemment, je ne sais plus où, cette phrase : "Les Chinois sont un peuple à thé." C'est dans cette vérité, sans doute, qu'il faut chercher l'origine de l'erreur commise par l'Europe, qui a mal entendu et fait de nous, qui ne nous en doutions guère, un peuple athée."

AVIS AUX PIANISTES

La maison Laurent, Laforce, Bourdeau, vient de recevoir plusieurs chars de beaux pianos choisis dans les meilleures manufactures américaines.

Ces pianos surpassent tout ce que nous avons jusqu'à ce jour dans la qualité comme dans le modèle.

Prix extrêmement bas.

AVIS

AUX MAÎTRES DE POSTE, HOTELIERS, ETC.

En raison du bon marché du prix de l'abonnement nous ne pouvons faire de réduction, ni aux maîtres de poste, ni aux hôteliers, ni à personne.

Nous ne ferons aucune exception à cette règle.



AVIS AU MONDE FASHIONABLE

La maison G. A. LAMONTAGNE & CIE possède un choix considérable d'Etoffes nouvelles pour Habillements.

A chaque saison, ces messieurs achètent tout ce qu'il y a de plus beau en fait de marchandises Anglaises, Françaises et Américaines.

MODES du printemps venant d'arriver. Qu'on vienne en faire l'examen.

AVANTAGES exceptionnels aux étrangers comme aux clients réguliers de cette maison.

IMMENSES RÉDUCTIONS sur toute la ligne. Venez voir et vous serez convaincus.

SOUVENEZ - VOUS qu'un coupeur émérite est chargé du taillage.

ON N'EMPLOIE aussi que des ouvriers de première classe.

NOUS sollicitons respectueusement votre visite et votre patronage.

GARANTIE ABSOLUE. Si on est pas satisfait on remet l'argent.

AVIS SPÉCIAL relativement à nos marchandises pour Pardessus.

LAMONTAGNE & CIE.,
MARCHANDS-TAILLEURS

1536, RUE STE CATHERINE, 1536
MONTREAL



GRANDE OUVERTURE

DANS LES

Chapeaux de Printemps

CHEZ

LANTHIER & CIE

1663, RUE NOTRE-DAME, 1663

Chapeaux de Soie,

Dernières Nouveautés

Chapeaux de Feutre!

Chapeaux de Feutre!

DUR ET MOU

FORMES LES PLUS NOUVELLES!

N. B. — Qu'on oublie pas que cette maison est une des plus anciennes et des plus recommandables.

PRIX REDUITS

Query Freres

PHOTOGRAPHES

10, COTE ST LAMBERT, 10

PORTRAITS de tous GENRES

ET DE

TOUTES GRANDEURS

Prix ordinaires!

Satisfaction Garantie

ATELIER DE PREMIÈRE CLASSE

HORACE PEPIN L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
1639—RUE NOTRE-DAME—1639
3ème porte à l'Est de la Côte Saint-Lambert
MONTREAL.

ENTREPOT DE MEUBLES
ET DE
LITERIE de la VILLE

SUR—A BON MARCHÉ

On est à prendre les commandes pour le printemps. L'assortiment de MEUBLES de première classe marqués à de moyens prix est très considérable et bien assorti. Aussi, pouvons-nous vendre nos effets de 5 à 10 pour cent à meilleur marché que les autres annonceurs. La fabrication et les achats au comptant, avec une expérience pratique, nous permettent de faire la concurrence sans difficulté.

JAS STEEL

1826, RUE NOTRE-DAME, 1826

Stricte Attention

PEINTURES ET TAPISSERIES
FERRONNERIES, LAMPES,
GLACES DE MIROIRS,
HUILE DE CHARBON,
MASTIC, HUILE DE LIN,
TEREBENTINE, VITRES,
ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1381—RUE STE. CATHERINE—1381

MONTREAL.

12 Fév.—1a

MAISON FONDÉE EN 1859.
MHENRY R. GRAY
Chimiste-Pharmacien
144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES:

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.
" Dental Pearline, pour les dents.
" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.
" Chloralyn, pour le mal de dents.
" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,

MONTREAL.

ABONNEMENTS



Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enversons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

THÉÂTRE ROYAL.

SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 18 MARS, APRÈS-MIDI, ET SOIRÉE

LE GRAND DRAME DU JOUR

The Main Line

DÉCORS SPLENDIDES, Etc.

EXCELLENTE COMPAGNIE.

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

SIÈGES RÉSERVÉS, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.

Semaine suivante—THE TRAMP BEY!

CYCLORAMA

JERUSALEM,
LE CRUCIFIEMENT,
ET LA TERRE-SAINTE

LE SPECTACLE LE PLUS ATTRAYANT EN AMÉRIQUE

Coin des Rues Ste. Catherine et St. Urbain

Ouvert tous les jours de 9 hrs. a.m. à 10.30 hrs. p.m.

Ouvert les dimanches de 1 h. à 10.30 hrs. p.m.

Grand Der' Sweep

DE CARL LAKE

\$25,000.00

1er cheval (en double)	\$3,000	chaque	..	\$6,000
2e "	\$2,000	"	..	\$4,000
3e "	\$1,000	"	..	\$2,000
Autres coursiers (divisés également)			..	\$4,000
Non-coureurs			..	\$9,000

5,000 Billets, \$5 Chaque

171 Entrées (en double) 342 chevaux.

Tirage, 3 Juin. Courses, 5 Juin 1889.

Résultat du Tirage envoyé à tous les souscripteurs. Dix pour cent déduit de tous les prix.

Adressez : GEO. CARSLAKE, Prop., Mansion House, 522 rue St Jacques, Montréal.